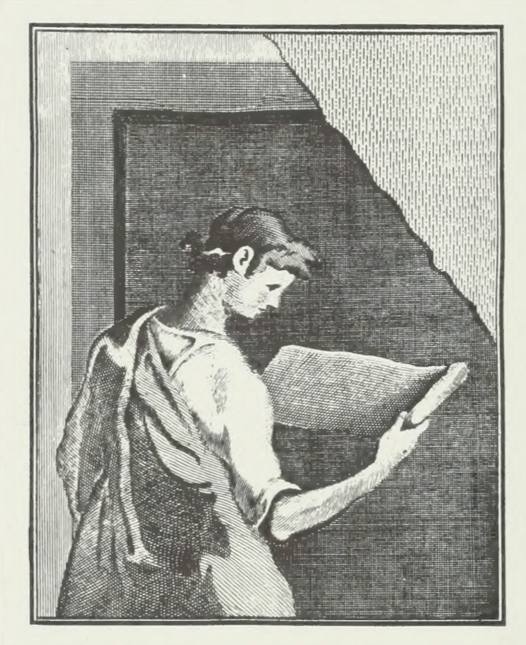




PARIS-SALON

Paris. – Imp. E. Bernard & Cie, 75 et 77, rue Lacondamine.

PARIS-SALON

1882

PAR

LOUIS ÉNAULT



PARIS

E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

75 et 77, RUE LACONDAMINE, 75 et 77

4, RUE DE THORIGNY, 4

—

1882



AVERTISSEMENT

Aujourd'hui 1er mai, à l'heure même où s'ouvrent les portes de l'Exposition, nous publions le *premier volume* de notre PARIS-SALON, 1882.

Nous disons notre PREMIER volume, car l'empressement avec lequel les plus éminents parmi nos artistes ont bien voulu répondre à notre appel et devenir nos collaborateurs nous impose des devoirs nouveaux.

Les quarante tableaux, choisis entre les meilleurs, que nous reproduisons ici pour offrir à nos

lecteurs la fleur même du Salon, n'ont point épuisé une matière aussi riche et aussi belle. En face de lacunes involontaires, mais profondément regrettables, nous avons compris que nous devions une réparation à ceux de nos peintres qui n'ont pu jusqu'ici trouver place dans notre publication.

C'est à eux que nous consacrerons le second volume de notre Paris-Salon, auquel nous apportons en ce moment tous nos soins, et dont l'apparition ne se fera pas attendre.

Nous n'aurons jamais eu tant de plaisir à payer nos dettes.

Louis ÉNAULT.

Paris, 1er mai 1882.





LE SALON DE 1882

LA faveur avec laquelle le public a bien voulu accueillir, l'an passé, notre volume intitulé PARIS-SALON, 1881, nous engage à poursuivre cette rapide histoire des expositions parisiennes. C'est une série commencée, et qui ne sera plus interrompue désormais. Nous espérons qu'elle tiendra un jour sa place dans les annales de la peinture au XIXe siècle. Ces annales ne laisseront point que d'être un jour assez curieuses, car aucune époque n'aima la peinture plus que la nôtre. Jamais encore la production

n'avait été plus nombreuse et plus ardente, et cependant elle a peine à suffire à la demande. Paris, et, avec lui, le monde entier, est emporté dans un mouvement artistique fougueux.

Ce mouvement a pris tout à coup, en ces derniers temps, des proportions qu'il eût été vraiment impossible de prévoir, il y a quelques années seulement. Le goût de la peinture s'est développé chez nous au delà de ce qu'auraient pu espérer ceux qui font d'elle l'occupation, je dirais volontiers le but de leur vie. Ce sont les peintres qui tiennent maintenant le haut du pavé; ils y font la roue, parés de plumes qu'ils n'ont pas volées; ils accaparent pour eux seuls toutes les trompettes de la Renommée, qui se lasse à les suivre, et qui n'aura bientôt plus de souffle que pour jeter leurs noms aux quatre vents du ciel.

Si cette faveur surprenante est aussi quelque peu inattendue, il faut du moins reconnaître que ceux qui l'obtiennent en profitent avec une singulière ardeur. Ils sont trop versés dans la mythologie pour ne pas connaître l'ingénieux apologue qui nous présente l'Occasion, cette déesse de l'Opportunisme, comme une personne aimable mais chauve,

qu'il faut saisir au passage par son unique cheveu : ils n'ont garde d'y manquer, et si cette capricieuse n'arrive pas d'elle-même, ils l'appellent et la font venir. Tout concourt, d'ailleurs, pour leur faire atteindre ce but.

Paris est devenu la Pinacothèque de l'univers. Ce ne sont plus seulement les Français qui exposent chez lui, ce sont tous les peuples qui viennent tour à tour lui demander un peu de la gloire dont il dispose, et qui veulent profiter du retentissement de sa parole. Ils savent bien qu'elle porte haut, et qu'elle est entendue partout. A l'heure où nous écrivons, les Russes et les Scandinaves, accourus de leurs pays lointains, ont organisé chez nous de curieuses expositions des œuvres de leurs plus illustres peintres.

Ils préfèrent Paris à Pétersbourg et Stockholm,— en quoi j'estime qu'ils n'ont pas tort.

La plupart de nos cercles, depuis le mois de décembre jusqu'au mois d'avril, ouvrent leurs galeries, pour des expositions partielles, non pas seulement à leurs membres, mais aux peintres en renom et aux femmes de quelque talent. Ce sont là

comme autant de petits Salons, qui nous donnent un avant-goût du grand Salon officiel.

Quant à celui-ci, son ouverture impatiemment attendue est toujours le fait le plus important de notre année artistique. Il n'attire pas à lui seulement les sculpteurs et les peintres; mais les gens du monde se montrent aussi ses infatigables visiteurs; pour le voir, on accourt de la province et l'on vient de l'étranger. Beaucoup de gens, maîtres de leur temps et pouvant disposer comme ils l'entendent de leurs loisirs, font coïncider avec le *Salon* leur voyage annuel à Paris. Notre Paris-Salon a donc sa raison d'être; il n'est que la constatation d'un fait social qui se prolonge et se perpétue, et c'est uniquement parce qu'il répond à un besoin qu'il a obtenu quelque succès.



TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR

NOMS D'AUTEURS

FRAPPA . . . . *Un agneau parmi les loups.*

GERVEX . . . . *Port de la Villette.*

GESNE (A. de) . . . . *Le cerf forcé.*

GUILLEMET. . . . . *Morsalines.*

HENNER . . . . *Barra.*

KARL-ROBERT . . . . *Au bord de l'eau (Bas-Meudon).*

KRUG . . . . *Symphrosine devant Hadrien.*

LALANNE. . . . . *Environs de Londres.*

LECOMTE DU NOUY. . . . . . . *Homère.*

LESREL (A.) . . . . *La bacchante.*

MAIGNAN (Albert). . . . . . . *Le sommeil de Fra Angelico.*

PRIOU (Louis) . . . . *En Normandie.*

PROTAIS. . . . . *A l'aube.*

ROBERT-FLEURY . . . . *Vauban donne le plan des fortifications du château et de la ville de Belfort.*

ROLL . . . . *La fête du 14 Juillet.*

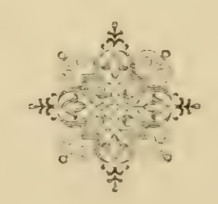
RONGIER (Mlle Jeanne). . . . . *Richelieu chez Louis XIV.*

SALMSON (Ugo) . . . . *La première communion.*

VAN MARCK . . . . *Vache suisse.*

VASSELOT (de) . . . . *Buste de Corot.*

VUILLEFROY (de) . . . . *Pâturage normand.*





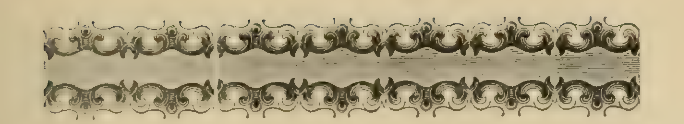
ALLONGÉ

PRÈS DES ILES LA BAUME (Avallon)

ALLONGÉ est, avec Maxime Lalanne, un des rois du fusain; un dessin de lui vaut souvent mieux que le tableau d'un autre. Épris de la nature, comme doit l'être tout paysagiste digne de ce nom, il excelle à la rendre sous tous ses aspects, et à faire passer dans nos âmes toutes les émotions dont il est lui-même pénétré. Il a l'enthousiasme communicatif. C'est le génie même de la solitude qui respire dans ce tableau, où rien ne rappelle la présence de l'homme; où nous pouvons nous croire à mille lieues de la

civilisation, de ses pompes mensongères et de ses œuvres si vides trop souvent. C'est vraiment une page de la création primitive que nous avons ici devant les yeux, et que nous contemplons dans sa simplicité grandiose et saisissante. Mais la nature aussi est une grande artiste, et il serait difficile d'imaginer un ensemble plus habilement disposé d'eaux endormies dans leurs lits de roseaux et de joncs marins, de rochers jetés les uns sur les autres dans un désordre qui rappelle le pêle-mêle du chaos, quand Dieu n'avait pas encore imposé le rythme et l'harmonie à ce monde tombé de ses mains. Les études d'arbres, frênes, peupliers et bouleaux, amis des rives humides, sont d'une distinction de facture que rehausse encore le bonheur d'arrangement qui préside à la formation de leurs groupes. Ceux qui occupent la gauche du tableau nous offrent une silhouette vraiment poétique, et c'est une note délicieuse qu'ils donnent à cette composition, destinée à prendre place parmi les meilleurs morceaux signés du nom sympathique de M. Allongé.





APPIAN

LISIÈRE DE BOIS (en Dauphiné)

APPIAN s'est fait depuis longtemps une belle et large place parmi les paysagistes de l'école contemporaine. Il s'est senti tout d'abord attiré par le charme et la beauté des plages méridionales. Il nous a donné de bien agréables peintures des rives méditerranéennes; son pinceau souple et facile se jouait avec l'écume des vagues ensoleillées, et la suspendait comme des franges d'argent au flanc noir des rochers. Il a promené sa fantaisie sur tous ces bords enchantés, depuis Marseille jusqu'à Gênes. Aujour-

d'hui, M. Appian change quelque peu sa manière, et, bien qu'il y ait encore beaucoup d'eau dans le paysage qu'il nous offre aujourd'hui, c'est dans l'intérieur du continent qu'il nous transporte. Cette belle page, très poétique, réunit à nos yeux de bien exquises qualités. Les terrains qui occupent toute la partie droite du tableau sont d'une grande vérité, et d'une réelle vigueur de touche. Les arbres dépouillés par la dure saison d'hiver tordent avec des mouvements d'une allure grandiose, comme des bras désespérés, leurs rameaux dépouillés et tristes. L'eau dormante sur laquelle s'ébat un vol de canards, au plumage changeant, est rendue avec beaucoup de justesse, et les larges feuilles des nénuphars flottants, mêlés à toutes sortes de plantes aquatiques, poussant çà et là avec une luxuriante abondance, donnent à ce joli morceau une note des plus aimables.

C'est parmi les meilleures œuvres de M. Appian qu'il faut ranger ce joli tableau.

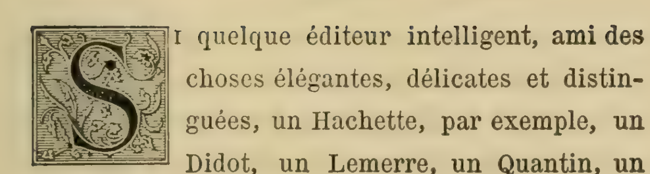






JEAN AUBERT

L'AMOUR TRANSI



Si quelque éditeur intelligent, ami des choses élégantes, délicates et distinguées, un Hachette, par exemple, un Didot, un Lemerre, un Quantin, un Jouaust, voulait nous donner un aimable volume, cher aux bibliophiles et aux gens de goût, je ne serais pas embarrassé de lui en indiquer le moyen.

Je lui dirais :

Priez Jean Aubert de vous illustrer les chansons — pardon! les odes — d'Anacréon. Il m'arrive rarement de voir un tableau de l'auteur du *Miroir aux*

alouettes sans me rappeler ces jolies fleurs de l'Anthologie grecque, que le poète de Téos semait autour de lui d'une main si facile et si légère. Il en a souvent la grâce piquante, et la malice voilée sous un sourire.

L'*Amour transi,* à qui cette jolie fille imprudente permet de se réchauffer à son brasero, me rappelle l'*Amour mouillé,* qu'un célibataire sans défiance accueille dans sa demeure, et qui lui décoche en plein cœur, comme remerciement, une de ses flèches barbelées et trempées dans l'absinthe. C'est ainsi que l'Amour, en ce temps-là, prenait part à la bonne œuvre de l'hospitalité de nuit!

Le céleste gamin auquel cette trop confiante créature donne part au feu et à la chandelle, et qui s'est délivré à lui-même son billet de logement, me paraît capable de toutes les perfidies. Il est en ce moment défrisé et penaud, la plume collée au dos, l'arc détendu... Mais que de malice dans cette âme perverse, et pour peu que vous lui donniez seulement un doigt de vin généreux, tremblez, ma belle enfant, d'apprendre des noirceurs!... Quoi qu'il en soit, voici un bien joli tableau de genre, et que rajeunit l'antiquité même du sujet.


JEAN-AUBERT



HENRI DE BEAULIEU

LA DAME DE TRÉFLE

Henri de BEAULIEU s'appelait autrefois Anatole ; mais on change avec les années, et, depuis quelque temps, Anatole s'appelle Henri. Je n'y vois pas d'inconvénient. Il a été élève d'Eugène Delacroix, et l'on s'en aperçoit à certaines colorations éclatantes qui se retrouvent dans tous ses toiles.

M. Henri de Beaulieu ne fait guère ce que l'on appelle des tableaux, c'est-à-dire des compositions ordonnées, et représentant un fait déterminé. S'il s'engageait dans cette voie, il s'y trouverait gêné et

empêché par le soin extrême qu'il apporte au détail du morceau, et qui le détournerait quelque peu d'un autre but. C'est donc dans des études détachées, et visant ce que l'on appelait autrefois l'*art pour l'art,* qu'il faut chercher ce tenant obstiné d'une école qui n'a plus parmi nous que des représentants assez rares. C'est là, et là seulement, que vous le trouverez lui-même et tout entier.

C'est donc à dessein que le PARIS-SALON a choisi pour la reproduire cette figure isolée de la *Dame de trèfle,* la brune et fière *Argine,* qui symbolise l'argent dans la langue nécromancienne des tireuses de cartes. L'ensemble du personnage, sa toilette de Bohémienne, le petit masque qui couvre le haut de son visage, ne laissant passer que la flamme de ses yeux ; ces accessoires étranges, le réchaud d'où le feu jaillit en langues ardentes et contournées ; le sphinx, armé d'un glaive dans sa dextre, qui propose ses énigmes aux Œdipes du tapis vert, tout cela impressionne le spectateur naïf, qui veut revoir ce type singulier, allongé comme une figure du Primatice, mais avec un modèle ferme et des colorations vigoureuses.


ARGINE



BEAUMETZ

METZ, 26 OCTOBRE 1870

Les sujets militaires ont toujours eu le privilège de passionner M. Beaumetz. J'imagine que, lorsqu'il était enfant, on le réveillait au son des trompettes, et que les batteries du tambour ont rythmé ses premiers pas.

Il lui en est resté dans les fibres comme quelque chose de guerrier, qu'il gardera jusqu'à son dernier souffle.

Mais, hâtons-nous de le dire, jamais encore le jeune peintre n'avait obtenu la puissance d'effet,

jamais il n'était arrivé à l'intensité d'expression qui frappent tous les visiteurs de l'exposition du Salon de 1882.

Nous sommes à Metz, et ce siège sans gloire touche à sa fin; une capitulation que l'histoire a flétrie va livrer à l'ennemi la dernière des armées de la France. Le maréchal Bazaine envoie au général LAPASSET l'ordre de déposer ses drapeaux à l'arsenal pour y être brûlés. Mais tout est à craindre avec un Bazaine, et le général se dit que le chef — traître ou lâche — qui rend une armée sans combat peut aussi rendre ses étendards, et la noble indignation du vieux soldat lui dicte cette fière réponse :

« Ma brigade ne livre ses drapeaux à personne et ne laisse à personne le soin de les brûler!!! »

Et devant ses troupes réunies il fait brûler lui-même les trois couleurs, qui conduisirent tant de fois nos troupes à la victoire, et auxquelles il sauve ainsi la honte d'aller pavoiser les arsenaux de Berlin.

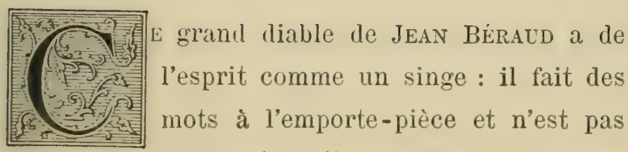
La scène est belle, dramatique au premier chef, et M. Beaumetz l'a rendue dans sa grandeur tragique et son émotion douloureuse.





JEAN BÉRAUD

LE VERTIGE



Ce grand diable de Jean Béraud a de l'esprit comme un singe : il fait des mots à l'emporte-pièce et n'est pas moins amusant à voir qu'à entendre. Il y a dans ses tableaux un double extrait de parisianisme. Je ne connais, parmi les modernes, personne qui soit plus moderne que lui, et si j'avais jamais quelque chose à démêler avec ces collecteurs de documents plus ou moins humains, dont on parle tant aujourd'hui, je leur conseillerais de recueillir précieusement ces jolis tableaux, sans lesquels il deviendrait

vraiment difficile d'écrire exactement l'histoire de notre époque.

Le sujet du *Vertige* est des plus simples. Une de ces jolies Parisiennes que M. Jean Béraud peint si bien a cédé à la folle tentation de monter sur la plate-forme de l'Arc de l'Étoile. Là, enivrée d'air et de lumière, contemplant de toutes parts l'espace immense, et le bois aux cimes de verdure ondoyante, et la longue avenue des Champs-Élysées avec le va-et-vient de ses innombrables voitures, la pauvre, qui s'est hasardée toute seule dans ce voyage aérien que l'on ne devrait jamais faire qu'à deux, se sent attirée par l'abîme, et, d'une main qui se crispe, se retient aux acrotères du monument avec un tel effroi, que l'on a peur pour elle et avec elle.







JEAN BENNER

MAZZARELLA

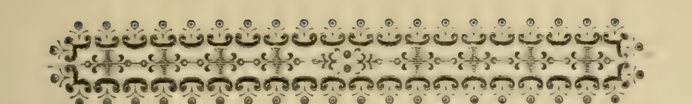
Tout le monde est peintre dans la maison des Benner. Ils sont là deux frères qui ont du talent comme quatre.

Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute que le *Paris-Salon* de 1881 publia un joli groupe de baigneuses, véritables académies en plein air, signé du nom sympathique d'Emmanuel, l'aîné des deux. Jean, le plus jeune, n'a pas un sentiment moins vif de la femme, et s'il ne nous donne aujourd'hui qu'une simple tête d'étude, c'est qu'il sait bien que cette tête vaut à elle seule un tableau.

Son arrangement pittoresque et saisissant est plein de goût dans sa grâce sévère ; il nous prouve qu'il peut y avoir du style dans les choses les plus simples. Ce bout d'étoffe, si bien jeté sur une tête au profil antique, vous a des airs de couronne, et l'on ne serait pas plus tenté de se familiariser avec celle qui la porte qu'avec une véritable reine. Une telle coiffure sied bien du reste à ce fier profil de médaille, et à cet œil rigide comme une prunelle d'airain. On sent que l'artiste a été ému devant son modèle, et qu'il l'a peint avec sérieux et amour. — *Mit Ernst und Liebe!* — c'était la devise de Gœthe. La nuque n'est-elle point charmante avec ses légers cheveux follets, qui se tordent en capricieux frisons, comme la pousse tendre et les vrilles amoureuses de la jeune vigne au printemps? Le modelé des épaules, dans leur galbe délicat et fin, est plein de frémissement et de vie. Le souvenir de cette jolie tête se grave dans votre esprit, — comme un beau camée.







BERTIER

MUSIQUE EN FAMILLE

Musique en famille ! tel est le titre du tableau de M. Bertier, titre effrayant, et qui m'a donné une folle envie de prendre, comme on dit, mes jambes à mon cou et de me sauver à l'autre bout de Paris. Tenez ! j'en cours encore ! Ah ! c'est que je la connais, la musique en famille ! Le père joue de la flûte à clefs ; le fils râcle les cordes d'un faux *Stradivarius*, et la *demoiselle* éreinte un piano qui n'en peut mais ; la maman tourne les pages et applaudit, tandis que les amis, convives infortunés d'un dîner également

de famille, murmurent à demi-voix, en jetant au plafond des regards mélancoliques :

« Sonate, que me veux-tu? »

Je suis cependant revenu sur mes pas pour remplir mes devoirs de critique, et m'assurer de la façon dont on faisait la musique en famille chez M. Bertier ou du moins dans ses tableaux.

Je me hâte de dire que ces petits concerts intimes sont fort agréables. D'abord ils ont lieu dans un salon superbe, grand comme le hall d'un château anglais, décoré comme l'atelier d'un peintre de l'avenue de Villiers, rempli de toutes les élégantes superfluités qui font le charme de l'appartement moderne. Et puis, la famille est aimable : le maître du logis a grand air et fière tournure ; la mère est aussi jeune que ses filles ; il y a, dans un coin, le petit dernier, qui est joli comme un amour ; quant aux deux jeunes virtuoses, dont l'une chante, tandis que l'autre l'accompagne, je leur pardonnerais d'écorcher *Mignon* ou *Francesca,* en me disant que si, par malheur, elles ne sont pas très bonnes à entendre, elles sont du moins très bonnes à voir. Allons, monsieur Bertier, encore un peu de musique en famille, s. v. p.!!





JAMES BERTRAND

LA CIGALE

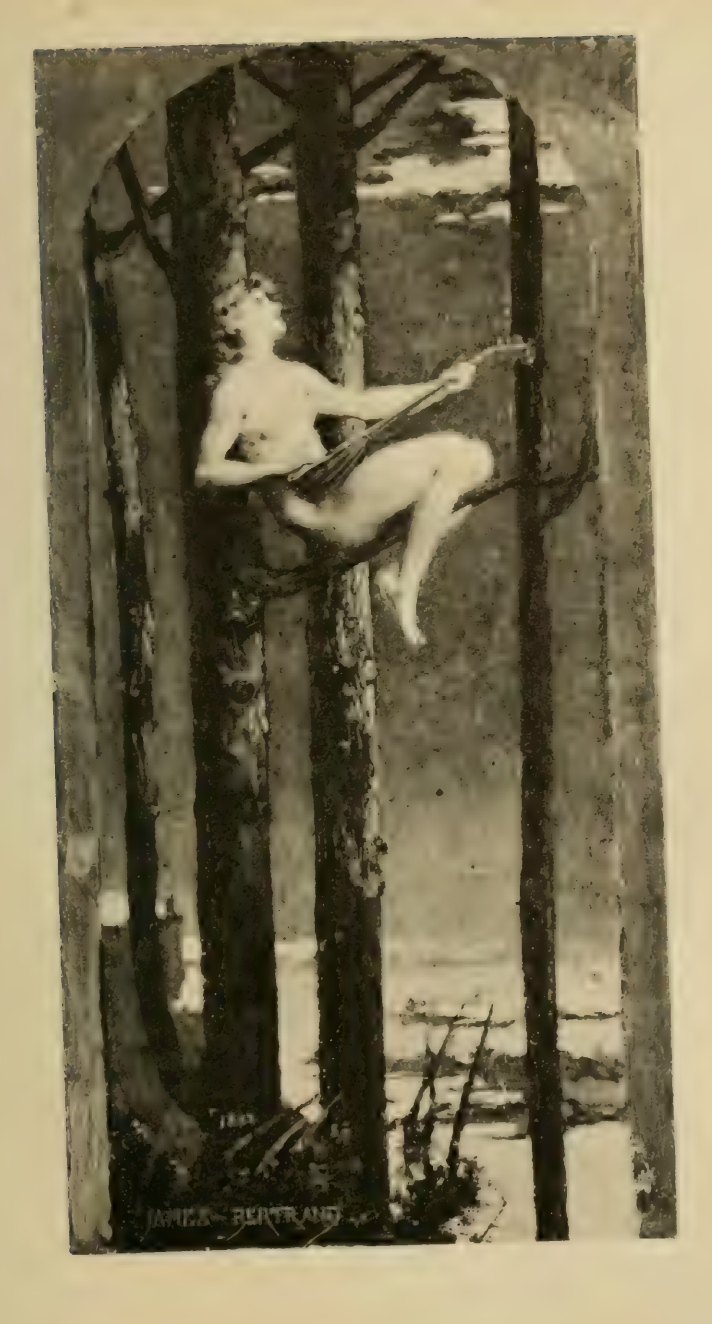
JAMES BERTRAND est un délicat, dont je cherche les œuvres à toutes les expositions avec un véritable empressement. Comme tous les délicats, il a le sentiment, le goût et le culte de la femme; mais il l'aime surtout au printemps de la vie, et dans la prime fleur de ses belles années. Je comprends cela.

Nous lui devons des types de jeune fille véritablement exquis, et je ne pense point que nos lecteurs aient oublié ni sa *Marguerite*, dans la prison où elle attend la mort, ni la pure et chaste *Virginie*,

roulée par la vague marine, jusqu'au rivage où l'attend l'amour.

C'est une sœur de ces charmantes que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs, dans la personne de cette jolie créature, véritable cigale sans ailes, mais non pas sans chansons, que le peintre, avec une fantaisie digne d'un poète, nous montre perchée dans un arbre, sa guitare à la main, prête à donner une sérénade aux rossignols. Le type est bizarre, à coup sûr, et cette piquante physionomie, qui fait songer à une chèvre changée en femme, et se souvenant de son premier état, curieuse comme une fille d'Ève, coureuse d'aventures comme une joueuse de flûte échappée de la troupe d'un théâtre antique, vous captive et vous surprend, et, tout en vous séduisant, vous inquiète. On ne l'épousera qu'après le rétablissement du divorce !




JAMES BERTRAND



BONNAT

PUVIS DE CHAVANNES



E crois qu'il nous faut en prendre notre parti, bon gré mal gré. Notre génération ne reverra guère au Salon de grandes compositions de LÉON BONNAT. L'auteur si souvent admiré du *Scherzo* et de *Non piangere!* de *Saint Vincent de Paul* et de l'*Assomption de la Vierge,* de la *Lutte de Jacob et de l'ange* et du *Christ* de la cour d'assises, semble, depuis quelques années, se vouer presque exclusivement au portrait; c'est au portrait qu'il consacre tout le temps qu'il ne donne point aux grands travaux décoratifs de Sainte-Geneviève.

Les belles toiles resplendissantes de grâce et de beauté qui reproduisent les traits de Mme Pasca et de la comtesse Potocka nous disent assez ce que peut bien être Bonnat comme portraitiste de femmes ; mais il est certain que c'est la tête mâle, énergique et accentuée des porte-barbes, qui a surtout le privilège de l'attirer. C'est le peintre des hommes. Demandez plutôt à Thiers et à Victor Hugo, au duc d'Aumale et au duc de Madrid.

Mais Bonnat a été, croyons-nous, rarement mieux inspiré qu'au moment où il a pris ses pinceaux pour nous rendre les traits sympathiques d'un de ses confrères et de ses amis, qui lui aussi est un premier dans son genre, *M. Puvis de Chavannes*, l'auteur de tant d'œuvres décoratives, que se disputent nos palais et nos musées.

Que la ressemblance soit garantie, avec Bonnat, c'est chose inutile à dire. La fière tournure du modèle, son allure décidée, la crânerie de la pose, l'accent personnel de l'œuvre tout entière, font de ce portrait d'ami un portrait historique, tout à fait remarquable. C'est à ce titre que PARIS-SALON l'a reproduit.





Mlle LOUISE BRESLAU

L'ATTENTE DE LA MARÉE

Je ne sais si Mlle Louise Breslau fréquente les boudoirs; en tout cas, il est bien certain que ce n'est pas là qu'elle va chercher ses modèles. Ce qu'il lui faut, ce qu'elle aime, c'est la robuste plébéienne, la paysanne endurcie au rude labeur, ou la pêcheuse, fouettée par la vague et hâlée par la brise amère.

Voyez plutôt cette créature qu'elle nous montre à demi couchée sur la falaise, et, son filet tout près d'elle, attendant la marée. Elle est bâtie en force

et je n'étonnerai personne si je dis qu'elle est capable de lutter avec la tempête. Un souffle généreux gonfle cette poitrine vaillante; cette jambe ferme, pleine et musclée, pourrait, en s'arc-boutant, résister au rocher de Sisyphe, et il y a, j'en réponds, assez de vigueur dans ce bras à demi-nu — dont on devine le biceps — pour faire virer le cabestan.

Néanmoins on est femme, c'est-à-dire sensible encore par quelque point caché, mais vulnérable. — Voyez plutôt l'éclair humide de cet œil sombre, à travers la chevelure farouche qui retombe sur le front et le cache plus d'à moitié; voyez cette bouche sérieuse et mélancolique, qui s'épanouirait peut-être comme une fleur sous le divin sourire de la tendresse! Ce n'est pas seulement la marée qu'elle attend, — c'est celui que le flot va lui rapporter : — un mari, — un fiancé longtemps espéré, désiré vivement. On se sent involontairement ému devant cette œuvre, parce qu'en la créant l'artiste a été vraiment émue elle-même.





ALEXANDRE CABANEL

PATRICIENNE DE VENISE

Alexandre CABANEL est toujours le peintre attitré des femmes du monde : il les aime ; il les comprend ; il excelle à les rendre dans leur correction pure et leur distinction parfaite. On remplirait une galerie rien qu'avec les portraits des grandes dames qui ont posé devant lui. Il se propose un autre idéal que la simple reproduction de leurs traits ; il les interprète ; il rend leur âme visible ; il en fait des types qui restent dans les yeux — et dans l'âme — de ceux qui les ont vus. Pourrions-nous oublier

cette charmant duchesse de Vallombrose, qui nous offrit, il y a quelques années, une si parfaite image de la grâce féminine dans ce qu'elle a de plus exquis, et de l'élégance aristocratique au XIXe siècle?

M. Cabanel lui donne une sœur aujourd'hui dans sa *Patricienne de Venise* au XVIe siècle. Faut-il accorder une foi aveugle au livret, et voir dans cette belle personne une contemporaine et une compatriote des doges? Ou n'est-elle point tout simplement une Parisienne de la troisième République, à laquelle l'artiste a prodigué tous les enchantements de son pinceau amoureux? Elle est belle : que nous importe le reste? Elle se présente à nous de face, en pleine lumière, ne nous dérobant aucun détail de son opulente beauté, détachant par un vif relief son visage aux lignes pures et aux fins méplats, délicatement modelés. Sa chevelure blonde, d'un blond d'épis mûrs, avive de ses reflets d'or pâle le velours cramoisi de sa riche coiffure, et coule par ondes molles sur le marbre des épaules, dont le galbe superbe conserve toute sa valeur, grâce à la robe coupée carré, comme chez les femmes habillées par le Titien ou le Véronèse. Bien difficile à contenter qui demandera davantage.





CAIN

UNE RIXE EN 1814,

AU CAFÉ DE LA ROTONDE

Tout le monde sait de quelle haine fut remplie l'âme de notre nation pendant les mois troublés qui suivirent la première restauration des Bourbons. Jamais peut-être deux partis rivaux n'étaient arrivés à un tel paroxysme de fureur l'un contre l'autre. C'étaient deux Frances rivales qui se mesuraient de l'œil, déjà prêtes à se déchirer : la France de l'empereur vaincu, et la France du roi, qui venait de remonter sur le trône de ses pères. Partout où se rencontraient les hommes représentant ces deux factions implacables, on pouvait s'attendre à quel-

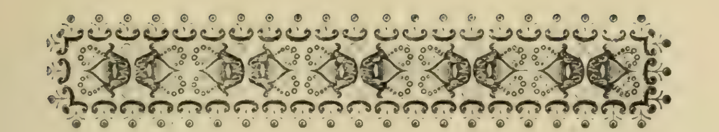
que rixe souvent mortelle. La bataille dans la rue n'était, du reste, que le prélude du duel, dans lequel les adversaires allaient s'égorger au coin d'un bois, en l'honneur de leurs princes.

Certains cafés de Paris, entre autres le *Café de la Rotonde*, au Palais-Royal, étaient le théâtre le plus ordinaire de ces coups de force, dont l'issue était toujours fatale.

C'est ce que l'on peut aisément deviner rien qu'en jetant un coup d'œil sur le tableau si animé, si mouvementé, de M. GEORGES CAIN.

C'est précisément au café de la Rotonde que le jeune artiste nous conduit. De quel côté sont les torts ? Il ne m'appartient point de le dire, et il est, je crois, difficile de le savoir; mais l'action a été chaude, si j'en crois l'expression passionnée de toutes ces têtes enfiévrées par la colère. Les meubles renversés, les yeux prêts à sortir de l'orbite, les lèvres crispées et vibrantes, les mains qui se cherchent, les bras levés pour frapper, les cannes que l'on brandit, les épées qui ne demandent qu'à sortir du fourreau, tout cela nous raconte en termes éloquents une des plus sombres péripéties de cette époque justement maudite.





BENJAMIN CONSTANT

APRÈS LA VICTOIRE

Benjamin CONSTANT a le culte de ses souvenirs. Il n'a pas oublié qu'il a dû à l'Orient le premier de ses succès, et la page grandiose intitulée la *Prise de Constantinople par Mahomet II* est restée présente à son esprit. C'est toujours à l'Orient qu'il demande ses inspirations les plus piquantes, et c'est l'Orient aussi qui lui offre ses sujets de composition les plus heureux.

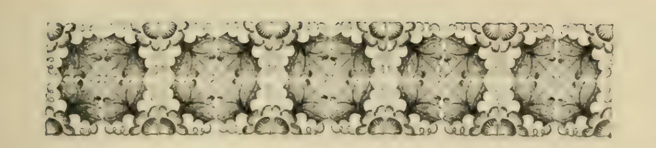
Je le comprends, car le jeune maître trouve là tout à la fois la poésie des motifs, la beauté des types, la grandeur des attitudes, la noblesse des

poses et la splendeur des costumes. Aujourd'hui encore vous retrouvez chez ces races constantes, inconsciemment éprises de la pompe et de l'apparat dans leur vie publique et privée, des robes superbes, des manteaux majestueux, des étoffes magnifiques, drapées à plis grandioses, des fusils aux crosses incrustées de nacre et d'écaille et des poignards à la garde étincelante de pierreries.

M. Benjamin Constant a donc mille fois raison de rester en Orient. Où donc aurait-il trouvé un sujet plus heureux que celui du tableau qu'il intitule *Après la victoire ?*

Nous sommes dans le palais du vainqueur. Il est venu jusqu'au seuil de sa porte pour recevoir les dépouilles opimes, fruits sanglants de la guerre cueillis par ses braves : — les cassettes pleines d'or et de bijoux, les tapis précieux, les riches étoffes et les belles captives. Derrière lui, les grands personnages de sa cour, escorte imposante ; à ses côtés, le *Chaouch*, son cimeterre nu à la main, sombre exécuteur des hautes-œuvres du maître, toujours prêt, au premier signe, à faire voler une tête. Tout cela enlevé d'un pinceau facile, qui réalise, comme en se jouant, le difficile problème de l'harmonie dans l'éclat.





DELAHAYE

—

EMBATTAGE

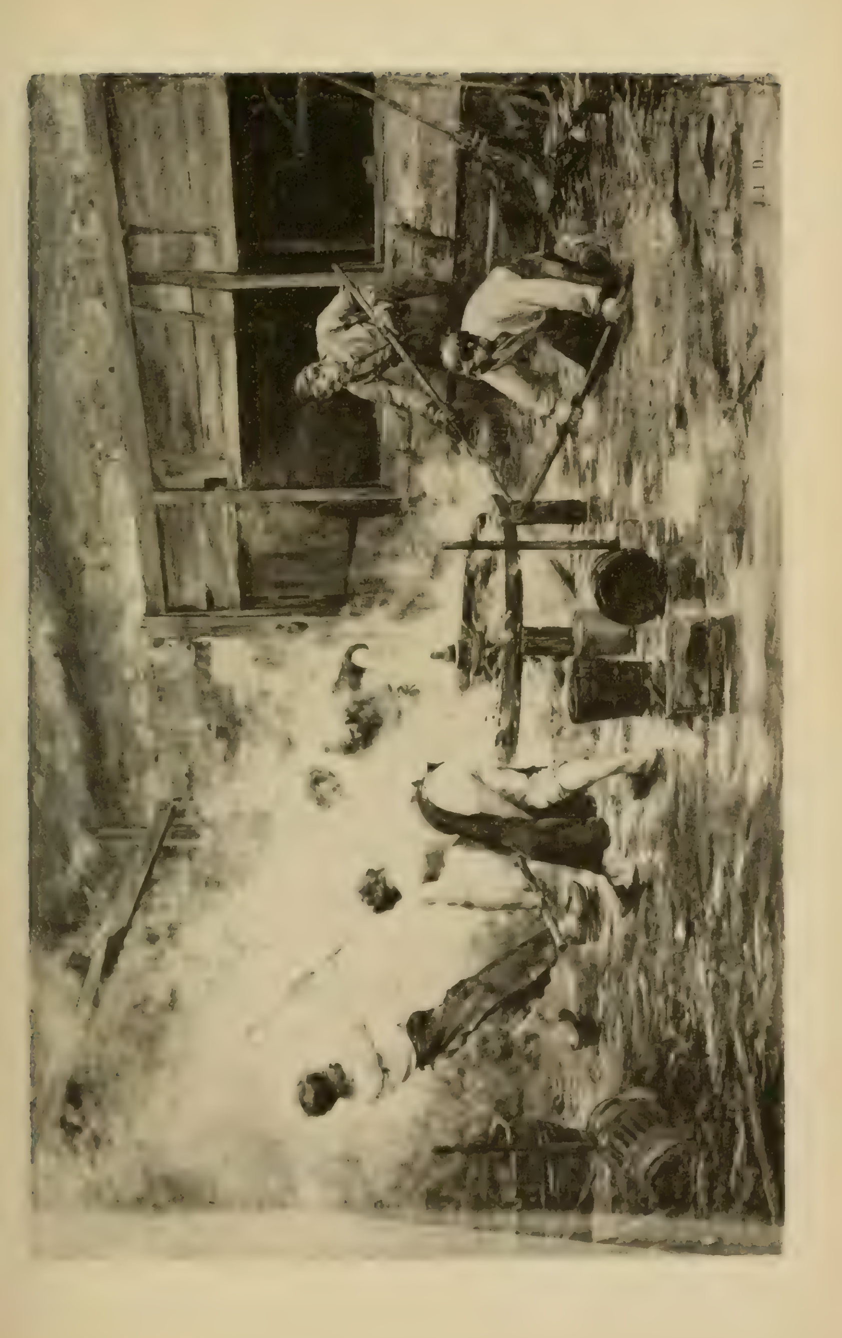
—

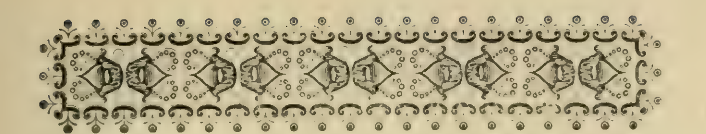
C'EST un jeune et, avant son tableau de la dernière exposition, intitulé si je ne me trompe *au Lavoir,* il était à peu près inconnu ; mais j'imagine que le SALON de 1882 va le mettre singulièrement en lumière. Il a, du reste, assez de mérite pour ne pas être écrasé par sa gloire naissante.

L'auteur de l'*Embattage* ne se met point en frais d'idéalisation ; mais il a l'œil d'une remarquable justesse; il voit les choses comme elles sont et il les rend comme il les voit. Le tableau que nous reprodui-

sons ici est une consciencieuse et véritablement belle étude. La composition est fort bien entendue; l'action représentée est comprise du premier regard. Chacun des personnages est à l'œuvre, fait bien ce qu'il fait, et ne fait point autre chose. Il serait difficile de ne point admirer la justesse de mouvement de tous les personnages de ce petit drame du travail, que l'artiste a transporté d'un coup de pinceau, comme un enchanteur l'aurait fait d'un coup de baguette, du milieu même où il les a trouvés sur sa toile, où nous les voyons geignants et haletants, courbés sous le marteau et penchés sur l'enclume.

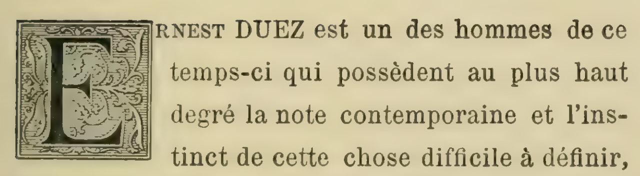
M. Delahaye, qui est un coloriste fort harmonieux, possède aussi une véritable science de modelé. Il y a dans son tableau des bras, des torses et des épaules d'un très beau rendu. Je ne ferai guère qu'un reproche au jeune artiste, c'est d'avoir donné à quelques-uns de ses personnages des carnations trop blanches. Le feu du charbon avec sa chaleur intense, et les brûlantes réverbérations du fer rouge ont vite fait de dévorer la douce fleur de notre peau. Il faut aux travailleurs un épiderme plus rude et plus bronzé.





ERNEST DUEZ

AUTOUR DE LA LAMPE



ERNEST DUEZ est un des hommes de ce temps-ci qui possèdent au plus haut degré la note contemporaine et l'instinct de cette chose difficile à définir, mais en même temps facile à comprendre, pour laquelle on a créé le mot tout nouveau de *modernité*.

J'imagine que ses tableaux auront un jour, au point de vue de l'histoire anecdotique, une valeur toute particulière, et qu'ils seront avidement recherchés par les collectionneurs de l'avenir. C'est à lui que nous devons chaque année ces jolies toiles

de plein air, où nous retrouvons un sentiment si vif et si juste de la nature, qui nous montrent, sur les côtes bénies du Calvados, à Trouville, à Houlgate, à Villers, toutes ces jeunes élégantes dont la robe, qui sort de chez la bonne faiseuse, est toujours frappée au millésime exact et reconnaissable de l'année courante.

Dans le tableau intitulé *Autour de la lampe*, que reproduit notre PARIS-SALON, M. Ernest Duez reste fidèle à sa manière, et il a raison, car elle est la bonne. C'est bien un intérieur de notre époque, comme nous en connaissons et comme nous en aimons beaucoup, celui qui nous montre ces deux jeunes gens, deux fiancés, j'imagine, jouant aux échecs, sous l'indulgente surveillance d'une maman qui se demande en combien de points sera terminée la fleur de sa tapisserie, mais qui ne s'inquiète point de savoir en combien de coups, chez les jeunes partenaires qui, tout près d'elle, mènent si discrètement leur partie, la reine sera prise ou le roi fait échec et mat.

Aimable tableau, sympathique image d'un bonheur intime que l'on se surprend à envier.... quand on ne l'a pas soi-même.





CAROLUS DURAN

MISE AU TOMBEAU DU CHRIST

Les nombreux amis de Carolus Duran, qui sont aussi ses admirateurs passionnés, ne laissaient point que d'éprouver quelque ennui, en voyant s'absorber persque complètement dans le portrait le très grand et très réel talent d'un maître qui a su conquérir une si belle et si large place entre les plus illustres représentants de la peinture contemporaine.

La critique et le public ont donc éprouvé cette année un égal bonheur en voyant notre artiste s'attaquer à la peinture d'histoire, et, dans cette

spécialité même, à la peinture religieuse qui en est, à coup sûr, la forme supérieure.

Aussi, tout en rendant justice à son très beau portrait de femme, d'une tournure si magistrale, d'une si belle allure et d'une splendeur de coloris que lui même n'avait encore jamais atteinte, nous lui préférons cependant sa grande œuvre religieuse, la *Mise au tombeau du Christ*. La peinture religieuse est du reste dans le tempérament de M. Carolus Duran, ce favori de Vélasquez, qui a des mouvements d'âme à l'espagnole.

A l'exemple de beaucoup d'autres maîtres illustres, il a dû se sentir vivement attiré par ce suprême épisode de la Passion et, sans parler du soin extrême avec lequel il a peint le corps divin du Crucifié, il a exprimé avec une émotion communicative les sentiments de douleur et d'amour de tous les personnages de ce drame poignant. Voilà un tableau que je voudrais revoir tous les ans... le vendredi saint.

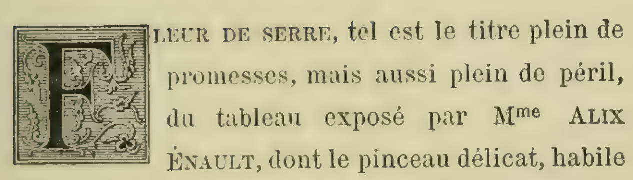






Mme ALIX ÉNAULT

FLEUR DE SERRE



FLEUR DE SERRE, tel est le titre plein de promesses, mais aussi plein de péril, du tableau exposé par Mme ALIX ÉNAULT, dont le pinceau délicat, habile à se jouer à travers les difficultés des sujets mondains, a su éviter le péril et tenir les promesses. Rien de plus simple comme sujet que cet aimable tableau, qui nous montre une belle jeune femme assise à l'entrée d'une serre, dans un grand fauteuil byzantin, incrusté de nacre, d'ivoire et d'écaille. Son attitude languissante et molle laisse deviner le

vague de ses pensées; un de ses bras retombe négligemment le long de son corps, tandis que l'autre main, paresseuse et distraite, joue avec une fleur de gardénia, que la belle rêveuse ne regarde même point, car ses yeux et ses pensées vont plus loin. Beaucoup de morbidesse, de grâce et d'élégance féminine dans cette *Fleur de serre* qui est en même temps une ***Fleur de salon.***







FEYEN-PERRIN

LE CHEMIN DE LA CORNICHE

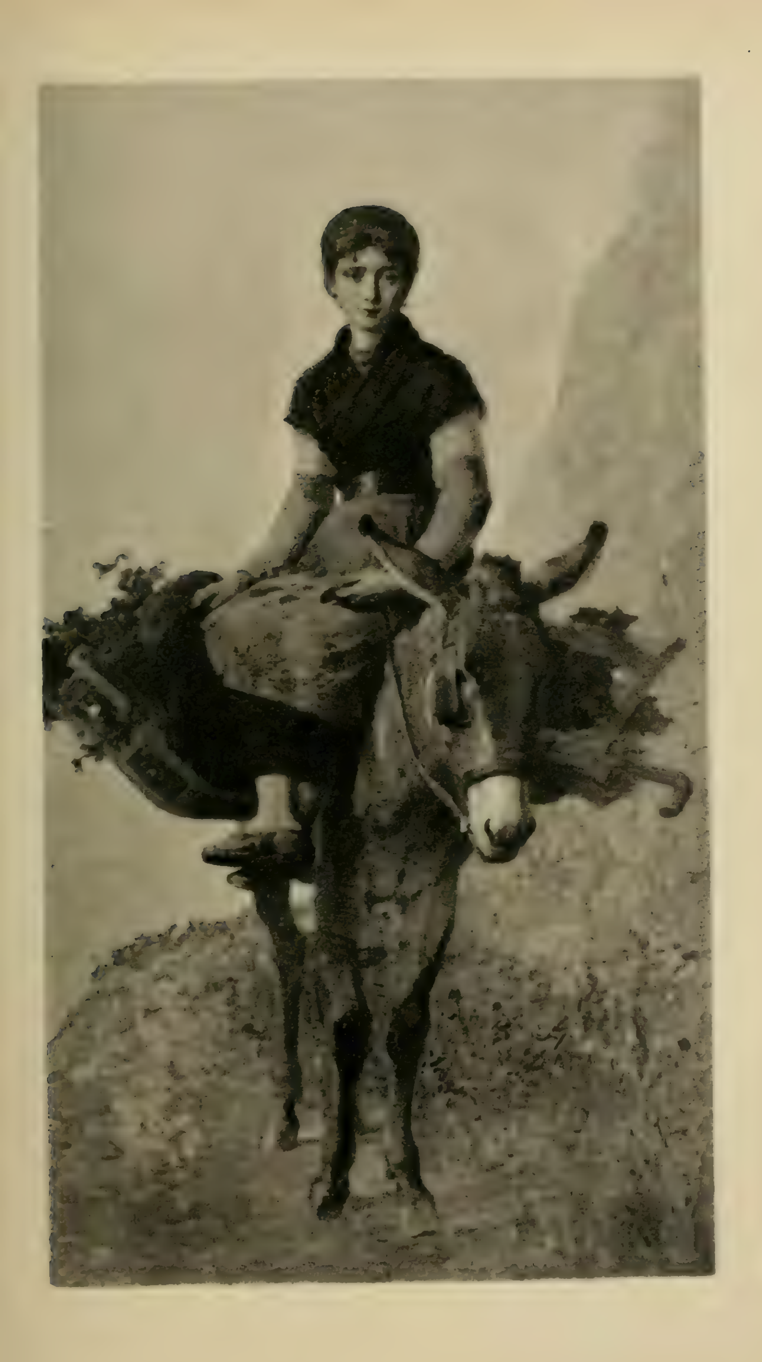
CELA s'appelle la *Route de la Corniche.*

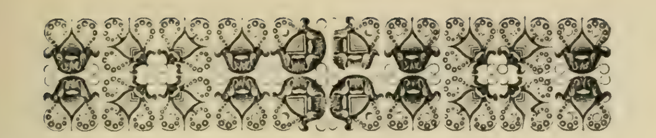
Je la connais, cette route-là, suspendue entre ciel et terre, côtoyant des précipices et surplomblant des abîmes. Elle commence à Nice, pour finir à Gênes, et l'on peut dire qu'elle voit défiler, sur cette côte enchantée, toutes les élégances, toutes les grâces et toutes les beautés des deux mondes. Que de fois, dans nos courses de marcheur enragé, nous y sommes-nous croisé avec des calèches superbes, emportant, aux rapides allures des chevaux de pur-sang, de joyeuses

compagnies de femmes élégantes et de beaux cavaliers, allant visiter les sites fameux de Monte-Carlo, de la Turbide, de San-Remo et de la Bordighera !

Il me semble pourtant que je l'aimerais mieux aujourd'hui, où je n'y rencontre que cette modeste simple fille des champs, chevauchant au pas sur son âne.

Il est vrai qu'elle est jeune, naïve et charmante, et qu'elle a pour père M. FEYEN-PERRIN. Or il n'en est guère, parmi nos artistes, qui sachent mieux que celui-ci rendre les filles du peuple aimables et vraiment attrayantes, tout en les laissant elles-mêmes, sans jamais en faire des bourgeoises ou des parvenues, sans les enlever à la condition dans laquelle le ciel les a fait naître ; mais en les parant des attraits irrésistibles que donnent la candeur et l'honnêteté. Les pêcheuses des côtes de Bretagne, que l'artiste nous a montrées tant de fois, et sous tant d'aspects divers, peuvent être regardées comme des modèles du genre. Avec la jolie paysanne de la Corniche, M. Feyen-Perrin leur donne une sœur aujourd'hui. Je demande à fournir les dragées du baptême. Au besoin, je sonnerai les cloches.





FOUBERT

LE SATYRE ET LE PASSANT

Louis FOUBERT est un de ces vaillants artistes qui ne doivent leurs succès qu'à eux-mêmes, pour lesquels la destinée a été une marâtre plutôt qu'une mère, et que la fortune semble avoir méchamment oubliés le jour où elle a procédé à la distribution de ses faveurs.

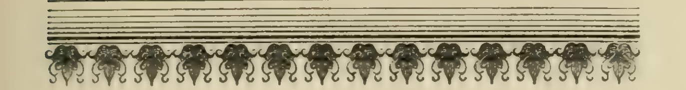
Il n'est pas de ceux qui, pour nous servir de l'expression anglaise, sont nés avec la cuillère d'argent dans la bouche. Il a connu l'âpreté des rudes débuts, et c'est par son seul mérite qu'il est arrivé.

Soldat pendant la guerre de l'année terrible, où

il fit galamment son devoir, nous le voyons en 1873 achevant son congé à Bayonne. Il eut le bonheur d'y rencontrer un homme de cœur et de talent, ACHILLE ZO, qui lui donna de précieux conseils. C'est près de lui, à l'école municipale de peinture et de dessin, qu'il passe toutes les heures de liberté que lui laissent les exigences du service. Des progrès réels récompensent ses efforts. Libéré, à l'expiration du temps réglementaire, il est envoyé par Achille Zo chez le plus illustre des enfants de Bayonne, chez celui qui a déjà mis tant de jeunes gens sur la route de la gloire et de la fortune, chez LÉON BONNAT.

Au contact d'un tel maître, l'élève redouble d'ardeur. Il expose un *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, que la critique remarque et signale. En 1879, le *Faune et les Nymphes* lui valent une mention honorable, et, l'année suivante, le *Satyre lutiné par les nymphes* lui mérite une médaille. A partir de ce moment, l'antiquité l'a conquis. C'est encore des *Satyres* qu'il expose cette année; mais des satyres hospitaliers, revus par La Fontaine, offrant au passant le fameux potage que vous savez. Jolie composition, avec de fines études de nu.





JOSÉ FRAPPA

UN AGNEAU PARMI LES LOUPS

JOSÉ FRAPPA occupe dans la Peinture une situation qui n'est pas sans analogie avec celle de M. Ferdinand Fabre dans la Littérature. Il s'est fait une spécialité du monde clérical dans toutes ses variétés, et il lui reste fidèle comme s'il avait prononcé ses vœux. Il ne tient pas le moindre compte des décrets d'expulsion, et son plus grand bonheur est toujours de mettre dans ses tableaux des moines et des curés.

Voyez plutôt la piquante fantaisie que reproduit notre PARIS-SALON.

C'est une scène de jeu, dans laquelle on voit un jeune pigeon, à peine échappé du colombier paternel, et qui vient se faire plumer par des ruffians, à la table d'un lansquenet suspect. Vous vous demandez, sans doute, ce que les moines peuvent bien avoir à faire dans ce mauvais monde, où ils ne sont pas absolument à leur place.

M. Frappa, ni vous, ni moi, n'en savons rien. En voici deux, pourtant, que j'aperçois dans son tableau : l'un qui prend au coup de partie un intérêt beaucoup trop vif; l'autre qui ne se détourne des cartes que pour jeter une œillade assassine à la jolie fille qui sort par la porte du fond, et s'avance crânement vers le spectateur. Décidément, M. Frappa est destiné à mourir dans l'impénitence finale.

Beaucoup d'esprit, d'ailleurs, dans ces amusantes drôleries, traitées avec une verve malicieuse, et qui font sourire comme un fabliau du moyen âge, mais dont la malice est sans danger, et qui n'exciteront jamais Jacques Bonhomme à *courir sus* au froc ou à la soutane. Ces tableaux-là sont moins perfides, je vous en donne mon billet, qu'un pamphlet de l'âcre Paul-Louis Courier, ou qu'une chanson cauteleuse de ce faux bonhomme qui s'appelait Béranger.





HENRI GERVEX

PORT DE LA VILLETTE

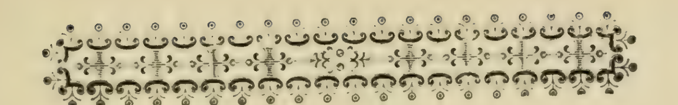
Henri GERVEX, le peintre ami des élégances féminines, l'artiste dont le pinceau délicat a modelé tant de fois avec amour le torse des nymphes, des bacchantes et des déesses, et à qui nous devons tant de jolies scènes, empruntées à la vie des riches et des heureux de ce monde, où nos gracieuses contemporaines jouent au naturel leur rôle de charmeuses, nous offre aujourd'hui une composition pleine de puissance, de grandeur et d'énergie, et qui forme

avec ses œuvres antérieures le contraste le plus piquant et le plus complet.

Nous sommes au bord des bassins de la Villette, c'est-à-dire au centre même le plus actif et le plus ardent de ce rude travail du débardage des charbons, où les *forts* trouvent le moyen — assez rare dans notre existence moderne — de faire des effets de torse, de biceps et de deltoïde.

C'était une occasion qu'il fallait saisir, et M. Gervex n'était pas homme à la laisser échapper. Il s'est souvenu qu'il avait le charme : il a voulu prouver qu'il avait aussi la puissance. Il y a là un beau mouvement, singulièrement animé, — non tumultueux, mais ordonné et réglé, — du chantier en travail ; un va-et-vient d'hommes et de chevaux, de bateaux et de voitures, de camions et de barils, qui vous donne l'illusion de la réalité même. C'est la mise en jeu curieuse d'un de ces *Organes de Paris* si bien décrits par Maxime du Camp, et que M. Gervex nous raconte à son tour avec le pinceau, en accentuant la note pittoresque, ce qui est son droit et son devoir de peintre. En somme, fort belle œuvre décorative.





DE GESNE

LE CERF FORCÉ

La peinture, comme toutes les productions du génie humain, subit, elle aussi, les caprices de la mode, et le public, ce grand enfant, s'attache tantôt à une chose, tantôt à une autre, sans être bien capable de donner la raison de ses préférences, qui sont trop souvent des engouements.

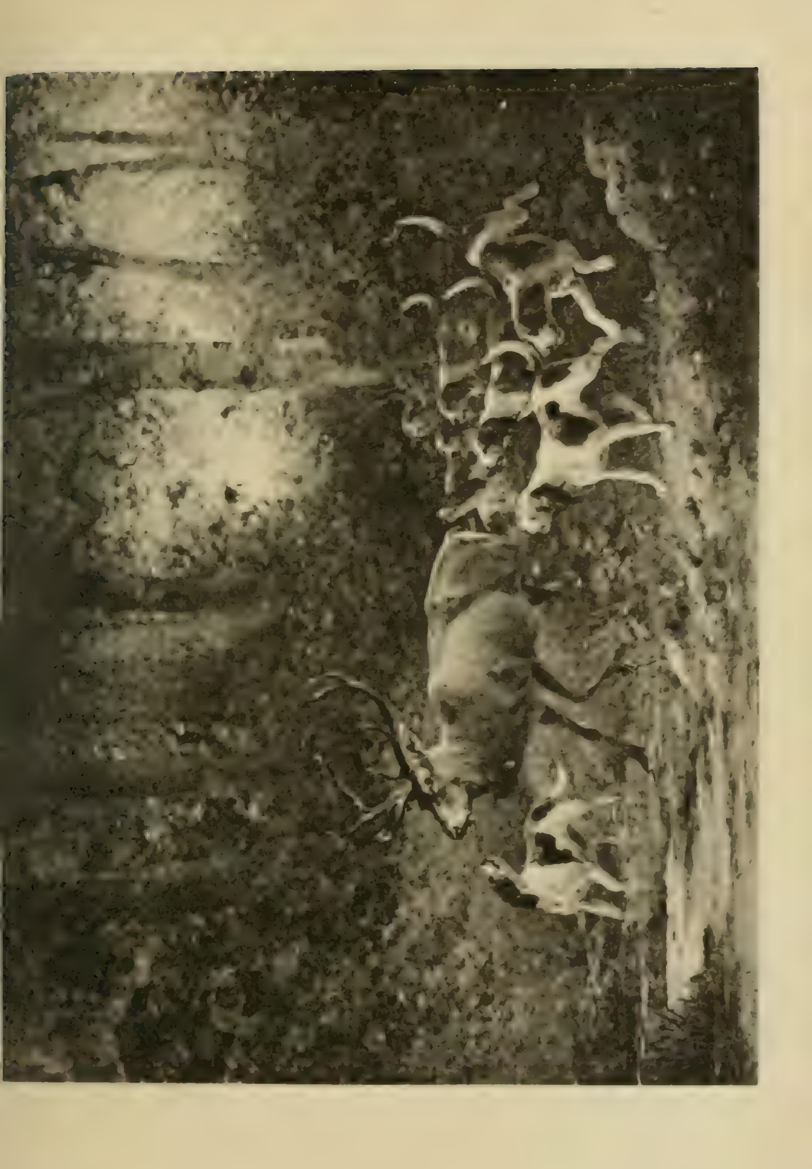
A l'heure où nous écrivons, il est certain que les peintres qui se vouent à la peinture des animaux sont très bien vus par les hommes. Jamais nous n'avions rencontré tant de bêtes au Salon.

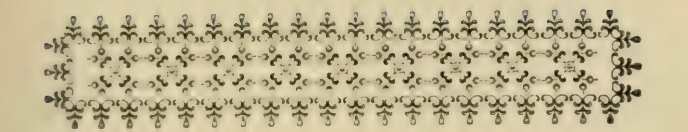
M. de Gesne est un des membres les plus éminents de la Société des animaliers français. C'est qu'en effet M. de Gesne connaît mieux que pas un, es personnages dont il s'est fait le peintre ordinaire. Je le soupçonne d'avoir quelque grand veneur dans sa lignée ascendante, tant il fait preuve de certitude et de savoir dans tout ce qui touche les nobles déduits de la chasse.

Voyez plutôt le tableau que reproduit le Paris-Salon, et que l'artiste intitule le *Cerf forcé.*

L'animal est aux abois, épuisé, haletant, vanné, n'en pouvant plus; il s'approche d'un étang; il va *baiser l'eau,* comme disent les disciples du grand saint Hubert dans leur langue imagée : mais l'eau, en ce moment, c'est sa mort; la meute aux instincts cruels le devine; elle est là, ardente sur la piste, attendant l'heure de la curée chaude. Tout cela est juste, bien vu, bien rendu.







GUILLEMET

MORSALINES



ORSALINES est un joli petit coin de nos côtes normandes, bien connu des touristes — peintres ou non — qui exploitent ce long département de la Manche, si fécond en beaux paysages.

C'est là que, depuis quelques années, ANTONIN GUILLEMET va planter sa tente chaque été. Il en rapporte aujourd'hui un paysage très caractéristique, où je retrouve toujours sa bonne exécution très large et très facile.

Vraiment moderne d'esprit, d'allures, de tendance

et de main, Guillemet appartient absolument à notre jeune école de paysage. Très amoureux de la nature, et très épris de la vérité, il me semble le voir errer dans la campagne, battant les guérets avec son jarret de lévrier, cherchant partout le motif qui va l'inspirer... et peut-être le tableau fait, encore plus que le tableau à faire.

C'est ainsi, j'imagine, qu'il a rencontré cet aimable paysage de *Morsalines*, où les éléments pittoresques s'associent de façon à produire un ensemble aussi flatteur pour l'œil que pour l'esprit. C'est dans une pâte puissante et souple que l'artiste a pétri et la courbe gracieuse de son rivage, et ses humbles maisons de pêcheurs, trapues et moussues, accotées l'une à l'autre, pour mieux résister à la tempête. Je suis un enfant de cette côte, et vous pouvez m'en croire : « C'est cela! »

Le mouvement de la vague, glauque, changeante, frangée de l'argent de son écume, est très juste aussi, et les ciels d'une belle venue, et d'une lumineuse transparence.





HENNER

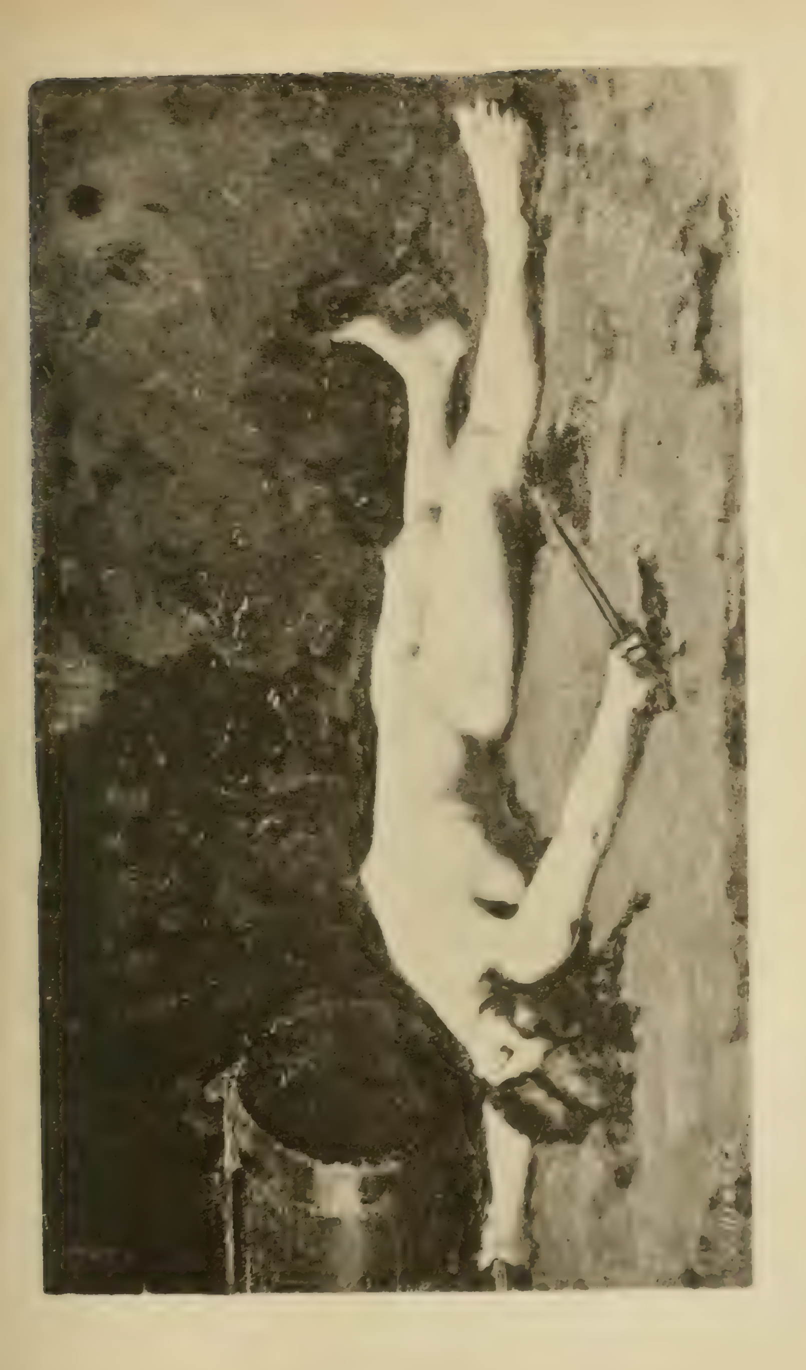
BARRA

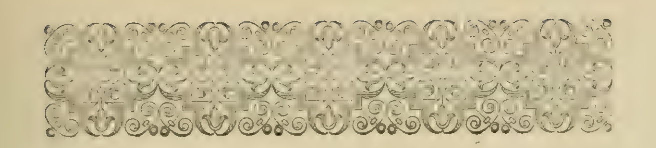
Le nom d'Henner s'est trouvé tant de fois sous ma plume, et, tant de fois aussi, j'ai essayé de faire l'analyse de ce remarquable talent et de caractériser la manière de cet enchanteur du pinceau, qu'au moment où je me vois en face d'une nouvelle œuvre du maître, il me semble que je me serai suffisamment acquitté de ma tâche en écrivant un nom et un titre que je ferai suivre de quelques points d'admiration!!!!! Peut-être, cependant, le lecteur jugerait-il le procédé insuffisant et par trop sommaire. Aussi ne nous permettons-nous pas d'en user.

Le seul nom d'Henner évoque devant nous des cortèges de Nymphes, de Néréides, de Faunesses et d'Hamadryades, se promenant dans les clairières des grands bois, prenant leurs ébats dans les eaux transparentes et cristallines, ou se faisant amoureusement lutiner par les Satyres, à l'ombre des fourrés épais.

Aussi plus d'un visiteur, en lisant dans le livret officiel du Salon : *J.-J. Henner, « Barra »*, n'ont pu se défendre d'un certain étonnement quand ils ont vu ce gracieux artiste, amoureux des idéalités antiques, se jeter tout à coup dans les réalités les plus violentes de l'histoire contemporaine.

Mais l'artiste a pu changer de sujets sans changer de manière. Si vous n'étiez point prévenu d'avance que vous avez affaire à l'héroïque petit tambour de la première République, une et indivisible, en voyant les blancheurs nacrées de ce torse si finement modelé, cette pose pleine de naturel, de morbidesse et de grâce, — charmante jusque dans la mort, — vous oublieriez notre petit compatriote, nerveux et malingre, et vous verriez passer devant vous les belles images de ces séduisants éphèbes du monde antique, que les déesses amoureuses admettaient à l'honneur de leur couche: Adonis pleuré par Vénus, et dont le sang teignit les pétales de la première rose; ou l'aimable Endymion que Diane venait voir dans les grands bois sombres, les soirs où, n'étant pas de garde, là-haut, dans les cieux, elle obtenait de Jupin la *permission de minuit.*





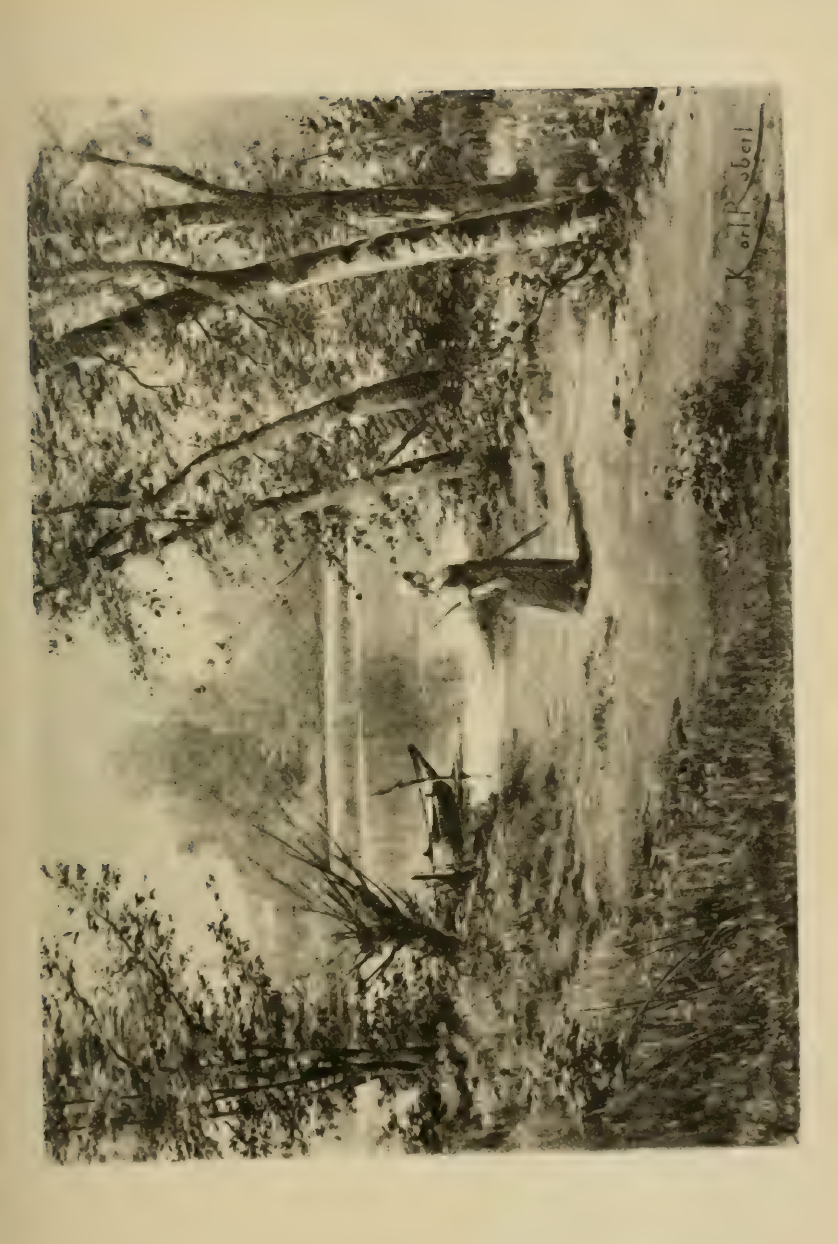
KARL-ROBERT

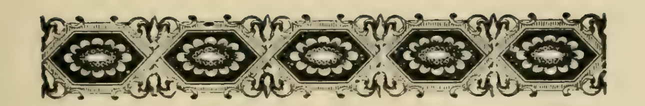
AU BORD DE L'EAU (Bas-Meudon)

Pour peu que l'on ait le sentiment, le goût et l'amour de la nature, on aime à vivre dans les paysages de M. Karl-Robert, et, avant même de s'être rendu compte de l'élégance, de la précision et de la netteté de sa facture, on se laisse prendre au charme poétique de sa composition. Rien de plus aimable que le petit lac qui occupe le milieu de son tableau, et qui s'encadre si bien dans ces verdures et dans ces fleurs. On éprouve une irrésistible envie de monter dans la petite barque qui

nous attend tout au bord, et de partir pour une exploration de tous les caps et de tous les golfes, de toutes les baies et de tous les promontoires qui brodent ces rives enchantées. On le voudrait surtout, si l'on devait avoir pour batelière cette jolie paysanne aux bras nus, qui s'avance vers nous avec la fière allure d'une nymphe virgilienne. Beaucoup d'eau, beaucoup d'espace, et, au premier plan, de superbes plantations d'arbres aux essences tendres et aux feuillages argentés, trembles, peupliers et bouleaux. Tout cela frais comme le printemps.







KRUG

SYMPHROSINE DEVANT HADRIEN

L'ARTISTE dont nous venons d'écrire le nom est un des derniers tenants de la grande peinture historique. L'exemple des autres ne le pervertit point, et, dédaignant les trop faciles succès du tableau de genre, il s'obstine noblement dans des œuvres de style plus méritantes peut-être que lucratives. Il n'en a que plus de droits à la sympathie et à l'estime de ceux qui, comme lui, savent ce qu'ils doivent à l'art pur, pris dans son expression la plus désintéressée et la plus haute.

Ce n'est point d'aujourd'hui que je fais cette réflexion à propos de M. KRUG, dont je suis atten-

tivement les expositions depuis plusieurs années déjà ; mais je crois remplir un devoir de concience, en l'accentuant davantage encore, en présence de l'effort vraiment digne d'éloges qu'il vient de tenter au SALON de 1882.

Ne retrouvez-vous point, comme moi, un souvenir, et comme un reflet de la grandeur romaine, dans ce beau groupe si bien rythmé, aux lignes si harmonieuses et si correctes dans leur austérité même, qui nous montre *Symphrosine* amenant à l'empereur Hadrien les enfants pour lesquels sa fierté de matrone ne craint point d'invoquer la clémence souveraine ?

La mère de famille nous apparaît ici dans toute la majesté que les XII-Tables avaient su donner à l'épouse des JUSTES NOCES, à la digne compagne de l'homme, à celle qu'il avait choisie pour son associée dans toutes les choses divines et humaines. Ces enfants, malgré leur jeune âge, annoncent déjà la mâle énergie qui fait les héros. Ceux-là aussi ont sucé le lait de la louve. Le tableau de M. Krug n'est point de ceux qui laissent le public indifférent, et la critique lui doit un salut.





LALANNE

ENVIRONS DE LONDRES

Le fusain si facile et si souple de Maxime Lalanne, que son rendu tout à la fois si fin et si puissant met à même de lutter contre les plus habiles pinceaux, doit se sentir à l'aise, et comme chez lui, dans cette jolie campagne anglaise où la végétation est si opulente, la verdure des prairies si intense, l'eau des lacs et des rivières si transparente, la culture si intelligente et si savante, que tout semble s'y arranger à souhait pour le plaisir des yeux. Que de fois, en parcourant ces jolis paysages, M. Maxime

Lalanne se trouvant, pour ainsi parler, en face d'un tableau tout fait, n'a eu que la peine — ou, pour mieux parler, que le plaisir — de le transporter de la nature dans son cadre!

Les *Environs de Londres*, par exemple, aussitôt que l'on a pu échapper à la banlieue, dévorée par le travail des usines et des manufactures, assombrie par la fumée et la vapeur de ces millions de hautes cheminées dont les panaches, rabattus par le vent, retombent sur la terre et l'enveloppent comme un voile, les environs de Londres, disions-nous, qu'on les prenne au nord ou au sud, au couchant ou au levant, vous donnent l'illusion d'un grand parc arrangé autour de l'aristocratique manoir de quelque lord une douzaine de fois millionnaire.

M. Maxime Lalanne est trop paysagiste dans l'âme pour avoir pu résister à tant de beautés, et il les a reproduites dans sa composition largement ordonnée, pleine de lumière, où les arbres se massent en beaux groupes, où l'eau, limpide jusqu'à sembler lumineuse, promène partout la fraîcheur, où les tours superbes, dominant la campagne de leur masse imposante, semblent s'élever entre le ciel et la terre comme les jalons de l'espace.





LECOMTE DU NOUY

—

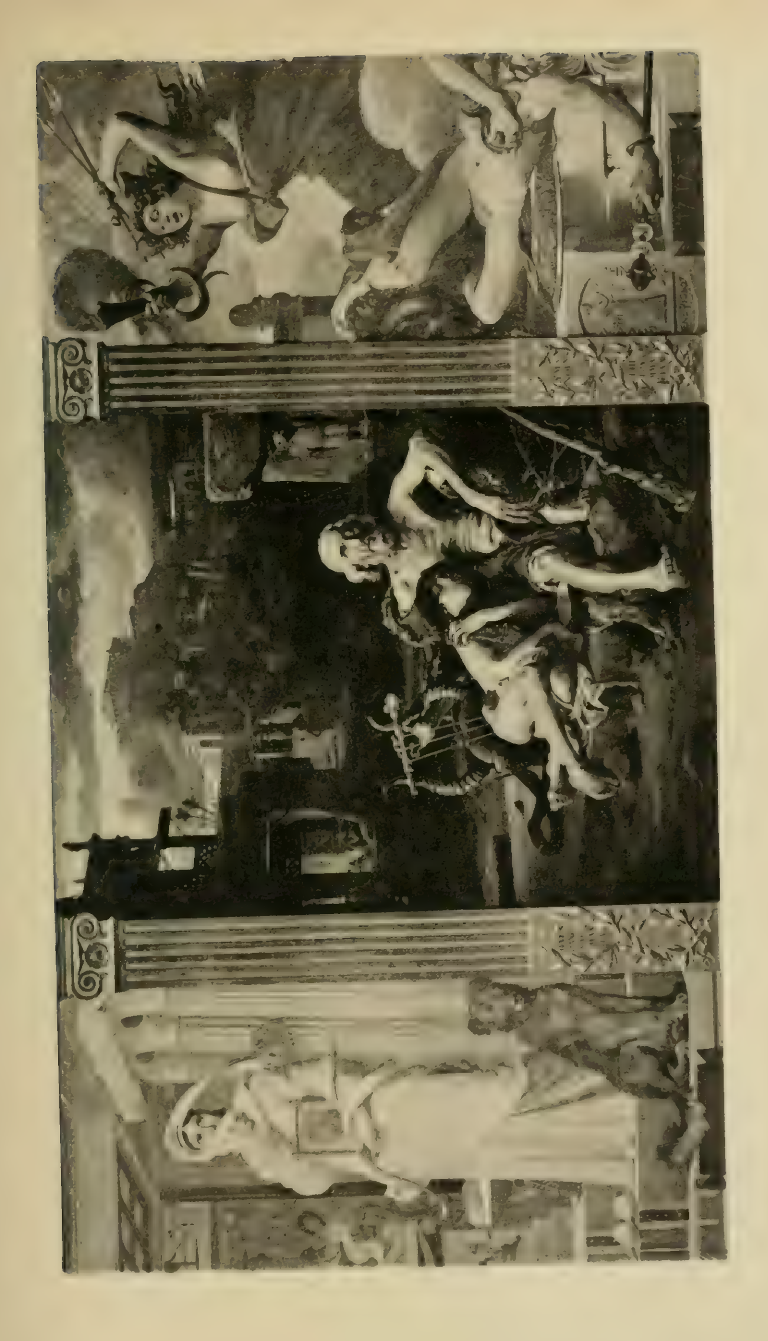
HOMÈRE

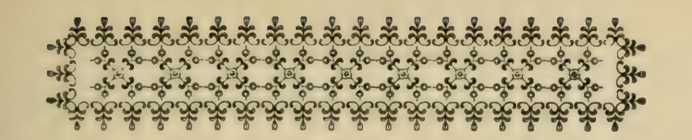
—

Lecomte du NOUY est un curieux et un chercheur. C'est aussi un homme instruit, un fin lettré et un passionné d'érudition : il a l'horreur du sujet banal qui se trouve à la portée de tout le monde; c'est aux sources élevées et pures, que le vulgaire ne trouble point, qu'il aime à puiser ses inspirations.

Le tableau qu'il intitule *Homère* appartient à cette catégorie d'œuvres distinguées que nous sommes toujours heureux de signaler et de reproduire.

Le vieil aède, dans une demi-nudité, plus héroïque peut-être que vraisemblable, vu son grand âge, les tempes ceintes de la bandelette sacrée d'Apollon et des Muses, est assis sous un portique ionien; l'enfant qui conduit les pas incertains de l'illustre aveugle dort sur sa poitrine, et, devant les yeux éteints du chantre aimé de Jupiter, qui n'aperçoit plus les réalités de ce monde, passent les visions sublimes des dieux et des héros qu'il a chantés, la sage Minerve, patronne de cet Ulysse qui fut peut-être sa création la plus originale et la plus profonde; la Discorde, sœur de la Guerre, et tous ces rois dont les folles passions firent le malheur de tant d'hommes. On devine chez M. Lecomte du Nouy cette vue supérieure des choses à laquelle se reconnaissent les véritables artistes et qui établit entre certains esprits quelque chose comme une affinité de race, et cette fraternité intellectuelle qui est la plus précieuse de toutes et la plus vraie. On emporte de cette œuvre une impression de réelle et sérieuse grandeur.





LESREL

LA BACCHANTE

LESREL est un de ces peintres, assez rares aujourd'hui, qui acceptent encore la théorie quelque peu délaissée de *l'art pour l'art;* qui peignent pour peindre, sans se préoccuper du sujet, et qui tiennent plus à faire un morceau qu'un tableau. Ceux-là sont les dilettanti du pinceau, et la critique serait injuste en ne leur donnant point la place qu'ils méritent : à part, en dehors — et au-dessus — du troupeau vulgaire.

Voici plusieurs années déjà que je remarque, chez M. Lesrel, ces belles et consciencieuses études de nu, pleines de goût et de savoir, qui attiraient infailliblement jadis sur les jeunes artistes l'attention et la faveur du jury, lorsque le jury se recrutait principalement parmi les membres de l'INSTITUT.

Le tableau exposé cette année par M. Lesrel s'appelle la *Bacchante*. Comme il y a généralement peu de tenue à espérer de ces jeunes personnes, d'ordinaire assez mal élevées, et que leurs parents n'ont envoyées ni aux *Oiseaux* ni au *Sacré-Cœur*, il ne faut pas s'étonner de la pose quelque peu abandonnée de celle-ci, couchée sur le dos, sa jolie tête roulant dans sa chevelure dénouée, et n'ayant pour tout vêtement qu'une coupe pleine de joyaux, montée dans un style plus moderne qu'antique, et que l'artiste a placée d'une façon quelque peu bizarre.

Ce ne sont là, du reste, que des détails auxquels nous ne voulons point accorder plus d'importance qu'ils n'en méritent. Le véritable sujet que M. Lesrel offre à notre attention, c'est ce beau corps de femme, se profilant par une ligne si pure, et nous offrant un modelé si délicat et si fin.





ALBERT MAIGNAN

LE SOMMEIL DE FRA ANGELICO

ALBERT MAIGNAN a rapidement conquis une place distinguée dans la jeune école de peinture française : il la doit à un ensemble de rares et précieuses qualités. C'est un travailleur obstiné, et qui possède déjà tous les secrets de son métier. C'est aussi un infatigable chercheur. Plus instruit que les peintres ne le sont généralement, et vivant dans l'intime familiarité de l'histoire, il s'est fait parmi nous un des plus puissants évocateurs du passé.

Il aime ses personnages; il se fait leur contempo-

rain ; il étudie leurs mœurs ; il pénètre leurs pensées, et c'est seulement quand il se sent animé de leur souffle qu'il entreprend de les restituer devant nous.

N'est-ce point une page vraiment exquise, celle que nous offrons ici à nos lecteurs?

Nous sommes en plein moyen âge, au moment où l'Italie, pleine de jeunesse, de sève et de foi, ne vit que pour la religion et pour l'art, sous l'œil même de Dieu. M. Maignan vient de nous transporter dans l'atelier de cet adorable primitif qui s'appelait Fra Beato Angelico de Fiesole, et qui fut le plus pieux des artistes de son temps.

Le doux moine s'est endormi en esquissant les traits de la Vierge divine. Le pinceau est tombé de sa main vaincue par la fatigue. Il dort, bercé par un songe heureux. Voici, cependant, qu'un ange descend du ciel, prend sa brosse et active le tableau commencé.

M. Albert Maignan a traité ce motif, bien fait pour le séduire, avec une grâce, une naïveté, une candeur, un charme de détails, une élégance de lignes et une suavité de coloration vraiment aimables dans cette œuvre délicate, que nous croyons appelée au plus vif succès.





PRIOUX

LE RÉVEIL DU PRINTEMPS

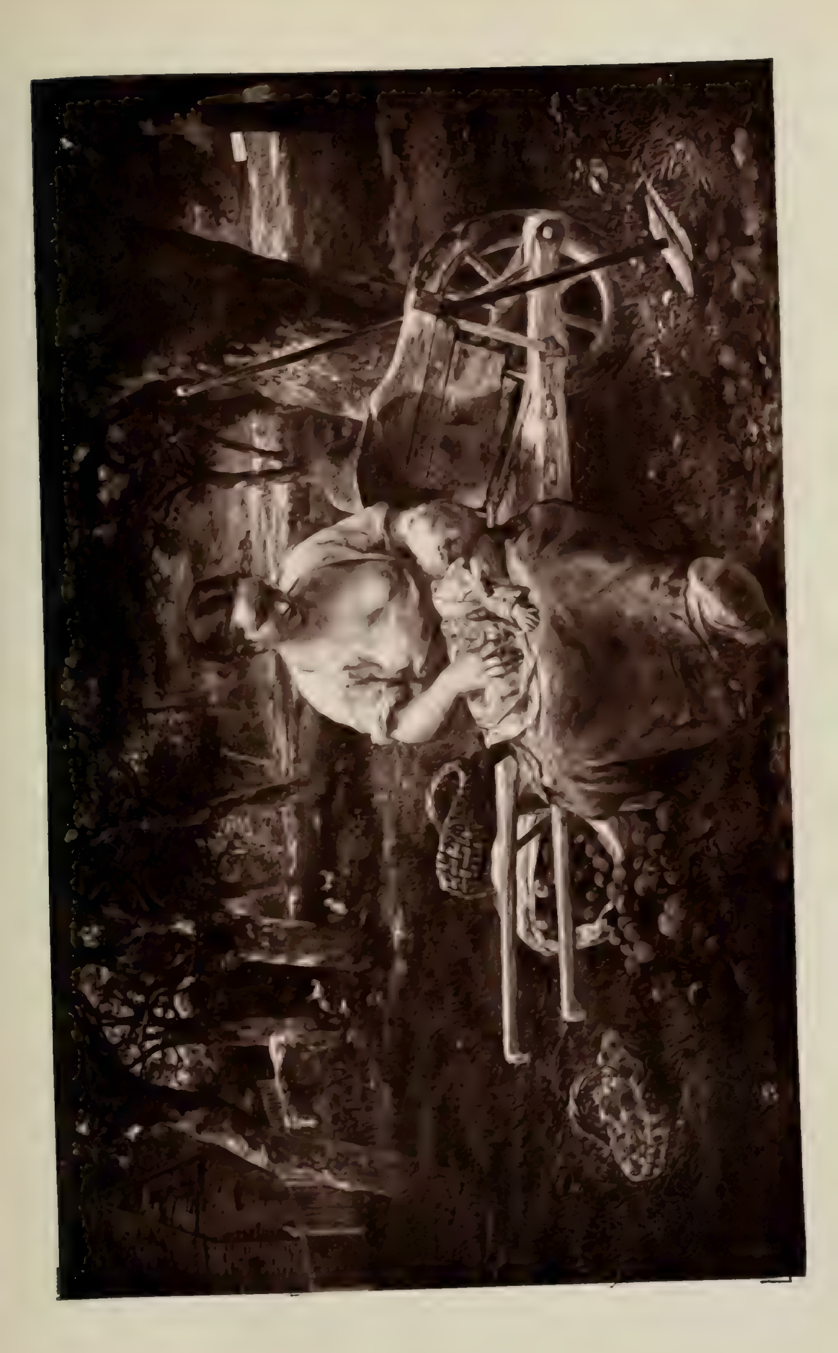
Réveil du Printemps! tel est le titre plein de promesses d'un fort joli tableau de M. Louis Prioux. Titre assez vague, du reste, et prêtant au commentaire. Le réveil du printemps peut être rendu plastiquement de cent manières différentes. Pour les uns, c'est un gazouillement d'oiseaux dans les buissons; pour les autres, c'est l'éclosion d'une moisson de roses; pour toi, lecteur qui soupires aux pieds d'une belle adorée, c'est peut-être une chanson d'amour.

Pour M. Louis Prioux, c'est une mère allaitant son enfant. Je ne demande pas mieux, si l'artiste a trouvé là le sujet d'un beau tableau.

Nous sommes aux champs, à l'orée d'une riche métairie; la vache rumine sous les grands arbres, les poules picorent dans l'herbe haute, et les brebis bêlent derrière la claie de leurs parcs mobiles. Sur le devant du tableau, une jeune femme, la fermière sans doute, la maîtresse de ces biens, assise sur la plus rustique des brouettes, sourit à son enfant, et lui montre le sein gonflé où bientôt il va trouver la douce nourriture. Tout cela est à la fois très simple, très large et très vigoureux. Le type de la paysanne est heureux, beau dans son genre, et si, en voyant son enfant, on n'est pas tenté de lui chanter, comme le lieutenant de la *Dame blanche* :

> Ah! combien je regrette
> De ne pouvoir être que son parrain!

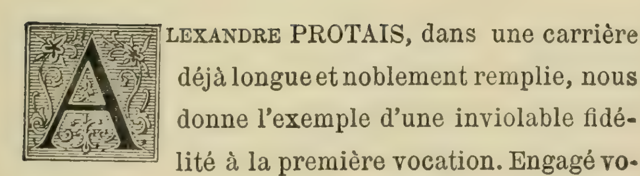
au moins serait-on charmé de la donner pour nourrice au baby de quelque Parisienne charmante, adorable.... mais anémique, comme elles sont toutes ou presque toutes!!!





ALEXANDRE PROTAIS

A L'AUBE



ALEXANDRE PROTAIS, dans une carrière déjà longue et noblement remplie, nous donne l'exemple d'une inviolable fidélité à la première vocation. Engagé volontaire de la vingtième année dans la peinture nationale et guerrière, il s'est senti attiré tout d'abord par la poésie du drapeau, et, depuis lors, il n'a cessé de consacrer son talent à la reproduction exclusive des scènes de la vie militaire, tour à tour simples, grandioses et terribles. Mais, quel que soit le sujet qu'il traite, on peut être certain d'avance que

la note qu'il fera vibrer sera toujours la note juste et vraie. — Je me hâte d'ajouter : — et la note sympathique ; car M. Protais appartient à la race des artistes qui ont besoin d'aimer leurs héros, qui mettent leur âme dans leurs œuvres, et dont la sensibilité fait partie du talent même.

Les lecteurs du PARIS-SALON de 1881 n'ont pas oublié l'émouvante composition que nous avons publiée sous ce titre : LE DRAPEAU ! toute frémissante de patriotisme.

M. Protais reste toujours dans le même ordre d'idées.

Une sonnerie de clairons, tournée du côté des tentes, appelle les troupes aux armes. L'ennemi n'est pas loin, s'il faut en croire les physionomies sérieuses et pensives du petit groupe d'officiers qui, lorgnettes en main, fouillent minutieusement l'horizon.

Ici, comme dans toutes les œuvres de M. Protais, le sujet est simple et l'effet puissant, grâce à la sincérité de l'émotion, à la justesse des poses, à la vérité des mouvements, à la sincérité de l'accent personnel de chacun de ces mâles visages. On sent qu'ils sont des hommes avant d'être des soldats.

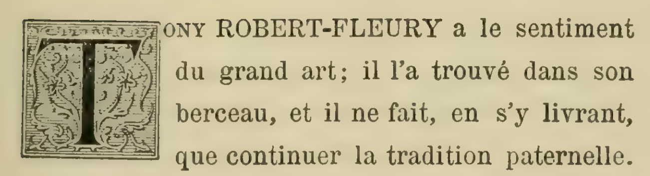




TONY ROBERT-FLEURY

VAUBAN DONNE LE PLAN

DES FORTIFICATIONS
DE LA VILLE ET DU CHATEAU DE BELFORT



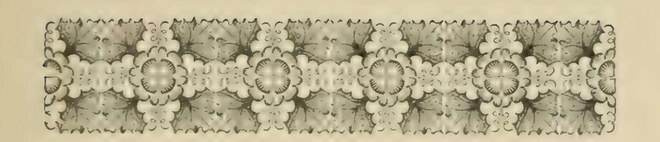
TONY ROBERT-FLEURY a le sentiment du grand art ; il l'a trouvé dans son berceau, et il ne fait, en s'y livrant, que continuer la tradition paternelle. On se rappelle encore cette œuvre d'une réelle valeur qui fut presque son tableau de début, la *Prise de Corinthe* par des légions de Mummius, qui s'imposa à l'attention de la critique, et qui fit entrer de vive force le nom du jeune maître dans l'oreille et dans l'esprit du public.

C'est encore un morceau de peinture historique

qu'il nous offre aujourd'hui sous ce titre auquel des événements tout à la fois pénibles et récents ajoutent un mérite d'incontestable actualité : *Vauban donne le plan des fortifications de la ville et du château de Belfort.* La chose, prise en elle-même, n'a rien d'absolument passionnant, et le sujet n'est pas de ceux qui menacent d'occasionner une révolte ou simplement un tumulte dans le *Salon carré* le jour du vernissage.

Vauban, cet homme de génie, et ce grand homme de bien, nous a été restitué par le jeune artiste dans sa haute et puissante individualité. La main appuyée sur ces plans, désormais fameux, il semble en expliquer l'économie à un petit groupe d'officiers généraux qui l'écoutent. On reconnaît le chef à sa hautaine assurance, et à cet air de commandement devant lequel chacun s'incline. Tout cela est crânement posé, et empreint d'une grandeur et d'une dignité vraiment Louis-quatorziennes.





ALFRED-PHILIPPE ROLL

LA FÊTE DU 14 JUILLET

Alfred-Philippe ROLL a su, très jeune encore, conquérir une grande place dans l'école de peinture contemporaine. Il fait grand, et je ne crois pas avoir besoin de dire que je n'entends point, par ces paroles, essayer la moindre allusion aux dimensions de ses toiles. Je ne vise que la manière et le style de l'artiste. L'*Inondation* et la *Grève des mineurs* ont attiré sur M. Roll une attention qui, depuis lors, ne s'est jamais détournée de lui.

Mais si ces deux grandes pages sont les plus caractéristiques de la tendance et des procédés de l'artiste, il ne faut pas croire qu'il soit homme à se renfermer dans une formule, si large qu'elle puisse être d'ailleurs.

A côté de ces toiles énergiques et sombres, émouvantes et mélancoliques, dont l'artiste a trouvé les couleurs sur une palette en deuil, nous en rencontrons d'autres, pleines d'éclat, de gaieté, de jeunesse et de lumière. Tel était, par exemple, le beau tableau intitulé *Don Juan et Haydée*, souvenir éclatant du poème de lord Byron, où s'accusaient assez vivement des aspirations romantiques. La *Chasseresse*, montée sur une jument blanche, et levant l'épieu pour percer un jaguar, bondissant au milieu d'une meute de grands chiens tachetés, est un morceau plein de brio, d'élégance et de légèreté. La *Fête de Silène*, véritable débauche de nu,—du Carpeaux en peinture, —avec une fougue superbe de mouvements et une véritable surabondance de formes plastiques, pouvait nous faire présager le coloriste habile et puissant, le maitre savant de l'ombre et de la lumière, que nous retrouvons aujourd'hui tout entier dans la grande *Fête du 14 Juillet*. Il y a là, dans

ce débordement de l'allégresse nationale, si admirablement rendue, une souplesse de facture, une variété de poses, une richesse de types, une animation, une vie que l'on retrouve bien rarement dans une œuvre pittoresque. Aussi, bien que la toile soit immense, l'œil la parcourt tout entière sans éprouver un seul instant de fatigue, tant il est charmé, récréé, captivé et séduit par la diversité incessante de ses impressions. Le peintre nous emporte avec lui dans le tourbillon où il jette les myriades d'acteurs de ce drame joyeux et vraiment populaire.

Pour qui connaît les difficultés de la peinture officielle, pour qui a goûté l'ennui de ces grandes toiles commandées par les gouvernements pour rappeler aux populations des souvenirs que l'on tient à graver dans leur âme, il y a là un mérite de difficulté vaincue dont il serait injuste de ne pas tenir compte au jeune maître. Un sujet qui, sous d'autres mains, n'eût été, pour parler la langue verte des ateliers, qu'une assommante *machine*, devient au contraire, traité par lui, amusant comme un tableau de genre. La composition, si vaste qu'elle soit, nous offre un caractère de frappante unité. On

sent que cette masse énorme d'individus de tout âge, de tout sexe, de toute condition, est enlevée d'un seul élan, et poussée vers le même but. C'est le même sentiment qui anime toutes ces physionomies et qui fait battre tous ces cœurs. Les mille épisodes qui nous charment en passant ne sauraient nous distraire de l'action principale, parce que l'artiste a su les y rattacher par des liens visibles ; parce que tous concourent au même but, — je veux dire la peinture de l'enthousiasme d'une nation célébrant, avec un entrain sans pareil, une date qui lui est chère, — à tort ou à raison. — Il serait difficile de ne pas admirer aussi l'inépuisable abondance et la prodigieuse variété des types que M. Roll a su trouver sous ses pinceaux vraiment créateurs. — Peu de toiles nous semblent plus que celle-ci de nature à intéresser véritablement le public.



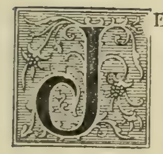






Mlle JEANNE RONGIER

RICHELIEU CHEZ LOUIS XIII



EANNE RONGIER ne veut avoir de la femme que la grâce. Le choix de ses sujets, toujours sérieux, souvent élevé, son exécution franche, sans hésitation et sans mièvrerie, attestent la rectitude et la virilité d'une jeune âme forte et vaillante.

Elle s'est bravement attaquée à deux figures qui rayonnent parmi les plus connues de nos annales, à RICHELIEU et à LOUIS XIII. Mlle Jeanne Rongier, qui n'entend point faire les choses à demi, a choisi dans la vie de ces deux hommes le moment psycho-

logique le plus émouvant à coup sûr, et, en même temps, le plus difficile à rendre.

Cédant aux obsessions du cardinal-duc, fermant l'oreille à la voix de l'amitié, pour n'écouter que celle de la raison d'Etat, le roi vient d'accorder à son ministre la tête de son ami, Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars. Richelieu a vaincu; Louis XIII a cédé; mais la fatigue, — physique et morale, — le remords peut-être, — accablent le trop faible monarque.

Lassé de la vie, — d'une vie sans amour, — trouvant peut-être le sceptre trop lourd pour ses débiles mains, Louis XIII, pâle fantôme de la Mélancolie couronnée, se laisse tomber dans son fauteuil, et s'abîme dans ses rêveries. Richelieu tient sa proie... Il a dans ses mains la signature royale... Mais le caprice est le vrai roi, avec ces princes à l'âme flottante et molle. Et si le prince se ravisait!... C'est là ce que le ministre ne veut pas... Aussi reste-t-il près de son maître... le tenant sous son regard, le fascinant en quelque sorte, bien résolu à ne quitter la place qu'après avoir rendu toute retraite impossible.

Telle est la belle étude à laquelle Mlle Jeanne Rongier a consacré un pinceau habile, habitué au succès.





SALMSON

LA PREMIÈRE COMMUNION



ALMSON UGO est un Suédois, élève de l'Académie de Stockholm, venu à Paris dans l'intention d'y passer quinze jours, et qui ne l'a pas quitté depuis trois ans. Ces étrangers-là sont pour moi les meilleurs de tous les Français : ce sont des Français par le cœur, le choix et l'adoption ; il y en a tant d'autres qui ne le sont que par hasard !

Ugo Salmson a le goût, le culte et l'amour des choses de la campagne, mais quand il les repro-

duit, il se tient à égale distance du réalisme grossier, que certains artistes de nos jours ont essayé de mettre à la mode, et des mièvreries florianesques, dignes tout au plus de l'Opéra-Comique, dont ne surent point se défendre les peintres du dernier siècle, quand ils voulurent écrire des bucoliques ou des idylles avec leurs pinceaux.

M. Ugo Salmson passe presque tous ses étés dans l'Artois et dans la Picardie, où il trouve des types qui lui plaisent. C'est encore là qu'il est allé chercher le tableau que reproduit notre Paris-Salon, et qui nous montre une procession de jeunes filles se rendant à l'église où elles vont faire leur première communion.

Outre la vigueur et la franchise d'une exécution vraiment excellente, il sera difficile, je le crois, de n'être point frappé de l'expression vraiment religieuse de foi et d'amour divin qui anime toutes ces physionomies jeunes et candides.





VAN MARCK

VACHE SUISSE



'AURAI bientôt épuisé avec M. EMILE VAN MARCK DE LUMEN toutes les formules de l'éloge, et je serais tenté, un de ces matins, de lui dire, comme feu Boileau à feu Louis XIV :

Lumen, cesse de peindre, ou je cesse d'écrire.

C'est que M. Van Marck, depuis le jour où il a recueilli le pinceau tombé de la main mourante de Troyon, a réalisé de tels progrès et tellement agrandi sa manière, qu'il s'est placé au premier rang parmi

les peintres d'animaux de notre époque, et je ne dis pas seulement de France, mais de partout. Je ne vois vraiment point venir celui qui serait capable de lui disputer un championnat si vaillamment conquis.

Voici déjà bien longtemps que les veaux, les bœufs et les vaches de M. Van Marck font prime sur le marché.... des tableaux, et ce mouvement ascensionnel ne s'arrêtera pas, tant il est vrai que le vaillant artiste sait, d'année en année, agrandir, épurer, élargir sa manière. A la connaissance si parfaite de son sujet, qu'il possède voici déjà de beaux jours, il ajoute aujourd'hui une facilité, une souplesse, une sûreté d'exécution vraiment admirables, et qui le mettent absolument hors de page. Que l'on regarde plutôt le superbe animal qui occupe le premier plan de notre composition, et que l'on me dise si jamais la race bovine, dans ses plus riches pâtures, nous a montré un sujet d'une plus belle poussée, d'une plus puissante encolure, mieux bâti dans sa structure générale, mieux équilibré dans ses lignes savantes.





MARQUET DE VASSELOT

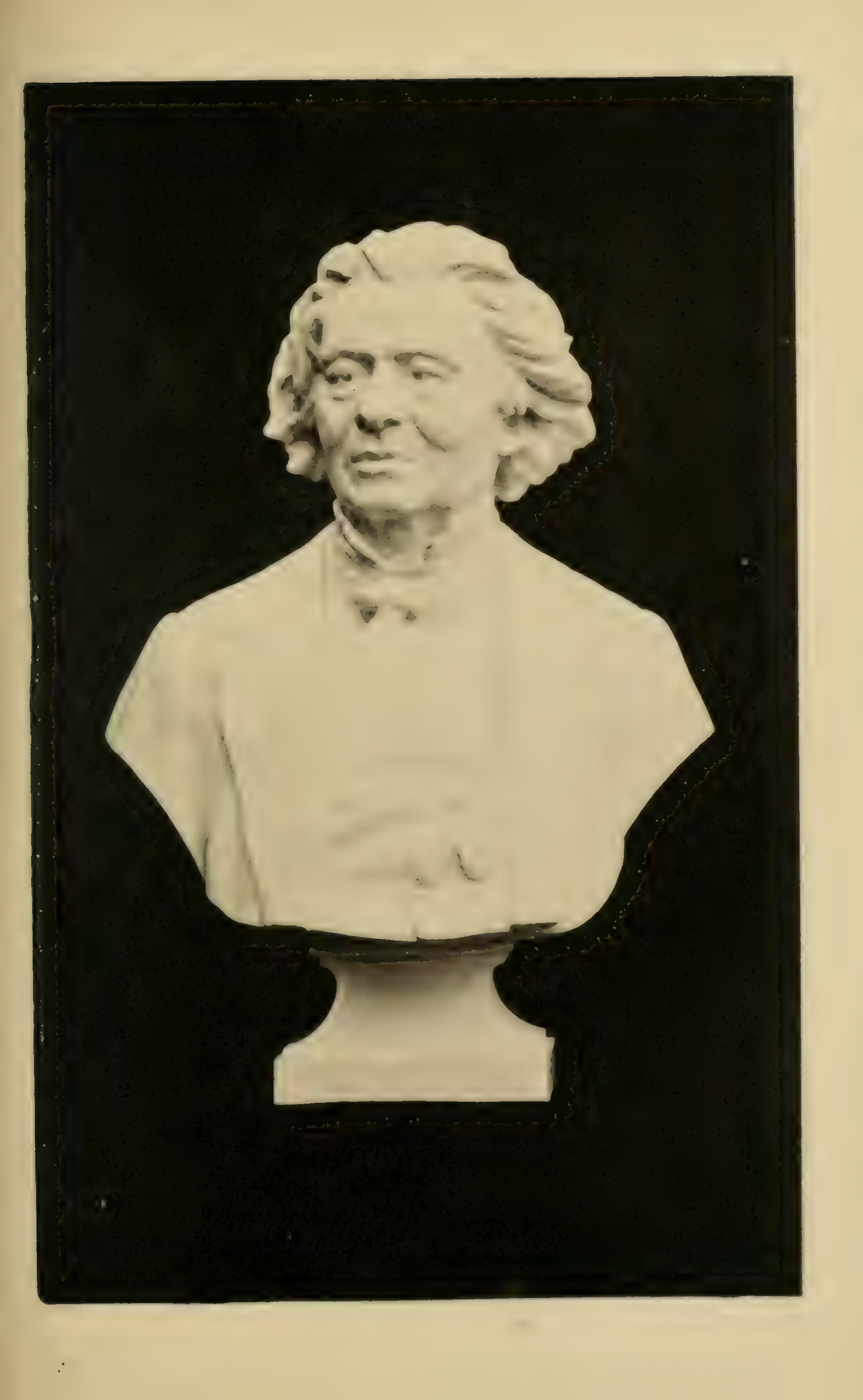
BUSTE DE COROT

Marquet de Vasselot est un des plus laborieux de notre jeune école de sculpture : on retrouve partout son nom et sa main. Talent éclectique et souple, il s'attaque indifféremment à tous les genres, à l'antique et au moderne, au classique et au romantique; il a sculpté des torses d'éphèbes que la Grèce amoureuse aurait placés sur ses autels, et de vieilles têtes de Normandes, rusées, madrées, sillonnées de rides, sous lesquelles l'œil le plus perspicace aurait eu quelque peine à découvrir le moindre vestige de grâce et d'élégance féminine.

Aujourd'hui, voici qu'il essaye, par un buste très ressemblant et très sympathique, de payer à notre bon et grand Corot, la dette du paysage français, dont il a été si longtemps la poésie et le charme.

Dans le portrait des contemporains dont le souvenir est, pour ainsi parler, dans tous les souvenirs et dans tous les yeux, la première chose que nous demandons à l'artiste c'est la ressemblance. Il est condamné et perdu si un seul des spectateurs qui voient son œuvre a le droit de lui dire : « Ce n'est pas cela ! »

M. de Vasselot n'a pas à redouter la sévérité de ce premier jugement. Tout au contraire ! Il eût été difficile, en effet, de mieux rendre le grand maître si regretté, avec ce mélange de puissance et de naïveté qui le caractérise ; avec cette adorable bonhomie qui se marie si bien à sa finesse capable de lutter avec celle du paysan lui-même, et cet œil profond et rêveur dans lequel se reflétaient toutes les poésies de la nature. Comme exécution matérielle, il faut louer le travail de ce beau marbre, que l'artiste a pétri d'une main émue, et auquel il a donné la palpitation et le frémissement de la vie.





DE VUILLEFROY

LANDE BRETONNE

VUILLEFROY (DE) reste fidèle aux sujets rustiques, qui sont depuis longtemps l'objet de ses préférences; qu'il traite avec une remarquable habileté, et auxquels il doit de si justes succès.

Il nous semble, cette année, avoir encore élargi et agrandi sa manière; jamais sa facture ne nous avait paru plus facile et plus large que dans le tableau qu'il expose aujourd'hui; jamais il n'avait été plus maître de lui-même et de son procédé; jamais il n'avait jeté sur la nature un regard plus

calme, plus juste et plus profond. Ne dirait-on point vraiment un coin de la campagne du bon Dieu qu'il a, pour ainsi parler, découpé à l'emporte-pièce et transporté dans son cadre? Le paysage paraît immense, avec ses plans successifs, que fait fuir et reculer davantage encore le modelé si vigoureux et si précis des animaux qui occupent le devant de la composition.

Ces vaches et ces chevaux, M. de Vuillefroy les a étudiés avec une rare conscience, et peints avec un véritable amour. Nous n'établissons ici aucune espèce de comparaison entre les différentes œuvres de même catégorie que le Salon de 1882 offrira demain à ses visiteurs; mais nous croyons que parmi les animaliers, qui tiennent aujourd'hui une si grande place dans notre école, il y en aura bien peu qui pourront disputer le premier rang à M. de Vuillefroy.





